

Le Mensuel

littéraire et poétique

	Belgique-België
	P.P.-P.B. 1/6049
	Bruxelles X

Rédaction : cité Fontainas, 8 bte 43
B-1060 Bruxelles. Mensuel
ne paraissant pas en août.
Imprimé à taxe réduite.
Bureau de dépôt de BRUXELLES X

N° 365
avril 2009

Tirage : 12.600 exemplaires. Avec l'aide du Ministère de la Culture de la Communauté française de Belgique, de l'Ambassade de France, d'Actiris, du C.G.R.I., de la Région de Bruxelles-Capitale, de la Cocof, de la Commune de Saint-Gilles.



DU CÔTÉ DE LA RUE D'ÉCOSSE



Merci à tous ceux
qui ont aidé à rénover
le Théâtre-Poème !

**Charles Picqué
et la Commune de Saint Gilles
la ministre Fadila Laanan
et la Communauté française de
Belgique
Eiffage Benelux
les entreprises Louis De Waele
BESIX Real Estate Development**

et aussi :
**Art and Build, Lecobel,
Vizzion Europe,
Baron de Voghel,
Jérôme Huret,
Dominique Janssens,
Anne De Smeth,
Nicole Callebaut,
Jean-Paul Saey,
Patrick Derom,
Jean-Pierre Callewaert...**

Autour du Théâtre-Poème

Je ne me fatigue pas de me plaindre de mon immobilité forcée, qui m'empêche de me nourrir des spectacles et présentations du Théâtre-Poème. Déjà dès que le regretté Emile Lanc se fut attelé de traduire et d'adapter des œuvres antiques ou simplement anciennes, je ressentais ce manque, dont seul son mensuel d'information me consolait un peu. Si peu. De plus maintenant que les locaux sont réadaptés et qu'il paraît que c'est encore

mieux qu'avant, les regrets sont revenus plus fort. Et dans les programmes, après les poètes médiévaux adaptés, avec quelle fidélité et humour, par l'ami Lanc, on est passé à Virgile, Tacite, Suétone, Cicéron, Horace et Jules César, sans que jamais soient négligés les contemporains les plus avant-gardistes, Cobra traité par Luc de Heusch, Maeterlinck (avant-garde des **Serres chaudes**, oui !) dans une mise en scène de Monique Dorsel et côte à côte dans le programme le vieux Michelet redevenu jeune et Ernst Moerman le surréaliste belge trop oublié. Je continue à rêver en imaginant ces spectacles... Ah, la nostalgie !

Paul Van Melle, *Inédit nouveau*, février 2009

Les professeurs réagissent...

Madame Dorsel,
Toutes nos félicitations pour ce spectacle (**L'Énéide retrouvée**) qui a su présenter sous un jour nouveau des textes parfois difficiles mais toujours riches en contenu et auxquels nos étudiants ne sont pas restés insensibles. Avec nos meilleures salutations.

Jean-Marc Cochart
professeur à l'Institut Saint-Joseph de Ciney

Encore bravo et merci pour la savoureuse représentation de **Satire et mondanités**, à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister ce mardi 3 mars, nos élèves ont adoré le spectacle ! À une prochaine fois !

Mme Gerin, professeur de latin
à l'Athénée royal Bervoets de Mons

... et les spectateurs

Au sujet des **Serres chaudes**
Chère Monique Dorsel,
Un petit mot pour vous dire combien j'ai aimé la soirée de hier. Surprenante mise en scène et belles présences et voix, textes captivants. Quel bonheur que vous preniez si bien et si généreusement soin de nous ! Bien amicalement,
Thierry Renard

Bonjour,
C'est eu Théâtre Poème que j'ai eu le plaisir d'assister hier soir à **Mille ans de la vie d'un oiseau** et je tenais vraiment à remercier de tout cœur Laurence Vielle pour ce superbe moment de poésie. J'ai sincèrement adoré cette représentation et je suis ravie d'avoir découvert un auteur dont je ne savais rien et qui m'a réellement touchée. Merci pour l'invitation, je reviendrai au Théâtre-Poème avec grand plaisir. Bien à vous.

Priscilla de Radigües

Festival des Arts du Pont d'Oye du mardi 26 au samedi 30 mai 2009 « Châteaux en Espagne »

Le Festival des Arts du Pont d'Oye, près d'Habay, dont la première édition s'est ouverte au printemps 2008, est porté par trois impératifs : « interculturalité, interdisciplinarité, création ». Le Festival articule patrimoine et création artistique, et veut permettre au public et aux artistes de se ré-approprier une histoire tout en continuant à en écrire les chapitres présents et futurs. Le thème de l'édition 2009 est « Châteaux en Espagne ». C'est dans ce cadre que le Théâtre-Poème présentera :

**le samedi 30 mai 2009, à 11h30,
au château du Pont d'Oye
Érasme et les abeilles
de Jacques Cels**

renseignements : 063 42 41 07
ou info@habay-culture.be

SOMMAIRE

La littérature

Roland Barthes	13
Piotr Bednarski	10
Élisa Brune	20
Martine Caijo	6
Francesca Y. Caroutch	6
Georges Cathalo	9
Jean Chalon	11
Thierry Clermont	20
Monique Lise Cohen	12
Luis de Miranda	10
Jehan Despert	8
Chantal Dupuy-Dunier	7
Jean Foucault	8
Christian Garcin	9
Corinne Hoex	7
Ludovic Kaspar	11
Abbas Kiarostami	5
Jean-Pierre Lesieur	8
Sophie Loizeau	7
Ernst Meister	5
Jacqueline Merville	12
Richard Millet	10
Christian Prigent	4
Laurine Rousselet	6

SOMMAIRE

Michel Valprémy	8
Michel Voiturier	5
Simone Weil	6
Les revues	
<i>Cahiers internationaux de symbolisme</i>	14
<i>Lgo n°03</i>	13
Les entretiens	
<i>Ce que je dois à Barthes</i>	26-27
<i>Deux grandes rencontres avec Barthes</i>	26-27
<i>L'Écriture à haute voix</i>	30
<i>Lectures de Barthes</i>	26-27
Véronique Bergen	23
Élisa Brune	20
Yves Depelsenaire	22
Alain Didier-Weill	21
Anne Dufourmantelle	21
Ignacio Gárate Martinez	21
Marcel Gauchet	23
Michèle Goslar	29
Jean-Paul Goux	15
Pascale Jamoulle	21
Pascal Leclercq	15
Philippe Lekeuche	15
Jean-Claude Maes	24
Jean-Luc Nancy	22
Frank Pierobon	16
Journée Simenon	24
Willy Szafran	21
<i>Quatre voix pour célébrer Beckett</i>	19
Paul-Louis van Berg	29
Jac Vitali	15
Les spectacles	
« L'Affaire » Catilina	28
L'Appelant d'Alain Didier-Weill	20
<i>C'est la fête...</i>	31
Charles Gonzalès devient	
Camille Claudel, Thérèse d'Avila,	
Sarah Kane	17
L'Énéide retrouvée	28
La Femme à deux têtes	17
Héros de chez nous	28
Marie-Madeleine ou le salut	16
Poésie tricotée serrée	29
Oh les beaux jours de Beckett	18
L'exposition	
Emile Lanc : années 1950, un novateur !	25
L'agenda	32

ÉDITORIAL

C'est le dernier...

Oui c'est le dernier *Mensuel littéraire et poétique*. Ce petit journal littéraire qui naquit en décembre 1968 au moment précis où le Théâtre-Poème s'installait définitivement à Saint-Gilles, au n°30, rue d'Écosse. Il était de format oblongue (11 x 27 cm) et imprimé au Théâtre-Poème sur une offset de bureau. On y présentait les spectacles et les entretiens du Théâtre-Poème, et aussitôt on y parlait de Joyce et d'Artaud, de Ponge et de Pound, de Blanchot... Pierre Mertens y présentait son premier roman, **L'Inde ou l'Amérique**, publié au Seuil, Jean-Marie Klinkenberg parlait de rhétorique générale, Pierre Fédida débattait avec Serge Leclair et René Lourau de l'insertion sociale de la psychanalyse dans le système culturel. La publication était modeste mais déjà rigoureusement mise en page par Emile Lanc.

Les années passèrent et le *Mensuel* se choisit progressivement d'autres formats jusqu'en janvier 1986, où pour son 152e numéro, Emile Lanc lui donna son look actuel. Une belle aventure ce *Mensuel* qui aura donc ainsi atteint son 365e numéro ! Et ce 365e numéro se fait ce mois-ci le messenger d'une série d'événements auxquels il vous faudra assister.

Car du 5 au 31 mai, se jouera au Théâtre-Poème la pièce de Beckett, **Oh les beaux jours**, la rencontre entre un metteur en scène, Charles Gonzalès, une actrice, Monique Dorsel, et un texte.

Avant, ce même Charles Gonzalès fera sa création d'**Une femme à deux têtes** où se trouvent convoquées deux autres figures de femmes : la Marie-Madeleine de Yourcenar et la Salomé de Frank Pierobon. Sans oublier le fait qu'il vous sera possible de confronter la Marie-Madeleine de Gonzalès, avec celle interprétée merveilleusement par une grande fille toute simple, Aurore Latour. Le comédien hors norme qu'est Gonzalès vous attend aussi pour un ultime défi, celui du 3 mai, où, de 16 à 22h, il interprètera successivement ses cinq femmes.

Ce mois de mai sera aussi une immense fête de l'écriture et de la pensée par une large rencontre autour de Beckett, une grande journée de psychanalyse, une autre qui touche davantage à la philosophie. Et puisque le premier colloque du Théâtre-Poème se fit avec Roland Barthes, c'est avec Roland Barthes que nous terminerons ce cycle de rencontres qui se déroulent depuis plus de 40 ans au Théâtre-Poème sous ma direction.

D'autres magnifiques rencontres se profilent à l'horizon sous la houlette de Dolorès Oscari à qui je confie ce précieux trésor qu'est le Théâtre-Poème. Monique Dorsel s'en va mais le Théâtre-Poème vivra !

Soyez aussi de notre fête qui se déroulera le 13 juin...

Monique Dorsel

Le Mensuel littéraire et poétique

Direction : Monique Dorsel / Secrétaire : Josée Kurtovic

Mise en page conçue par Emile Lanc / Réalisation : Catherine Bret

Ont participé à ce numéro : Jean-Baptiste Baronian, Richard Blin, Catherine Bret, Nelly Carnet, Pascale Champagne, Jean Chatard, Éric Clémens, Murielle Lucie Clément, Bernard Demandre, Monique Dorsel, Nadine Doyen, Jacques Éladan, Malou Garant, Charles Gonzalès, Michèle Goslar, Alain Hélissen, Gaspard Hons, Patrice Maltaverne, Gérard Paris, Frank Pierobon, Jeanpyer Poëls, Pierre Smet, Jacques Sojcher, Marie-Clotilde Roose et Christophe Van Rossom

Impression : Nouvelles imprimeries Havaux, Nivelles

Éditeur responsable : Monique Dorsel, cité Fontainas, 8/43, B-1060 Bruxelles

en couverture : Monique Dorsel photographiée par Joanna Van Mulder

CHRISTIAN PRIGENT : PENSER LE POÉTIQUE

par Éric Clémens

Christian Prigent, quatre temps, entretiens avec Bénédicte Gorillot, éd. Argol.

Qui est le plus grand écrivain français vivant ? Question idiote, bien entendu, idiote, je veux dire qui renvoie à l'*idiotès* (en grec : propriété particulière, caractère propre) de celui qui le demande et y répond, moi par exemple, emporté par la « voix-de-l'écrit » qui porte le nom de Christian Prigent... Et certes, il n'y a pas de « plus grand » et je ne pourrais donner qu'avec peine un sens à « grand écrivain ». Il n'empêche, ma prétention (je ne dirai pas que Christian Prigent est le plus grand etc.) n'est oiseuse qu'en apparence : elle force l'attention à une œuvre – une écriture en perpétuelle performance – encore inachevée, mais considérable et *poétiquement* radicale. D'autant qu'à celle-ci, Christian Prigent lui-même vient de donner une introduction giboyeuse : au « comment il a écrit » ses livres – entre poésie, roman, essai littéraire et artistique –, à la revue *TXT* qu'il a mené à bien durant un quart de siècle, avant de reprendre la revue *Fusées*, à l'histoire littéraire de la fin du XXe et du début du XXIe en France, aux enjeux de l'édition, enfin et surtout à l'essence poétique de la littérature !

Le livre dont il est question s'intitule **Christian Prigent, quatre temps** et est issu d'une rencontre avec Bénédicte Gorillot qui, à partir d'une connaissance précise, incisive et intégrale, questionne l'auteur en le prenant suffisamment à contre-pied pour provoquer des réponses qui relancent ses affirmations canoniques.

Quatre temps, quatre abords

Premier temps, « D'où ça vient » dévoile plus la bibliographie que la biographie : c'est que l'aventure de l'écriture s'arrache aux lectures pour se détacher du surmoi familial et socio-culturel, des clichés qui se traversent grâce aux frappes reçues – Rimbaud avant toute autre lecture, et elles sont nombreuses, y compris de « théoriciens » (linguistes, philosophes, psychanalystes...), jamais négligés. « Rimbaud » renvoie, faut-il le dire, autant au latin qu'aux obscénités, aux élisions qu'aux condensations, aux visions qu'aux rythmes ! Et ces frappes, du même coup, sont aussi données – le sens même, aussi personnel que politique, de l'existence écrite : marquer de sa frappe l'insaisissable singularité d'une expérience du monde pour que nous, lecteurs, puissions en relancer *notre* expérience. Ainsi se forme le « phrasé » d'un poète qui repousse la phrase, les bavardages du récit et de l'opinion.



Christian Prigent

Deuxième temps, « Comment c'est apparu » peut prévenir l'amateur ou renseigner l'universitaire quant aux avatars d'une revue et d'une collection, en particulier chez l'éditeur Christian Bourgois, et à la rencontre avec Paul Otchakovsky-Laurens, celui qui, le publiant régulièrement, aurait donné à Prigent le statut d'un auteur.

Mais, troisième temps, « Comment c'est fait » relance immédiatement la question : l'auteur s'écrit l'« ôteur » en ce qu'il « ôte » à la langue sa légalité mortifère. Par le travail du « style », cet effort excentrique pour extirper du subjectif le réel « innommable » du sujet, ce sont toutes les procédures de l'écriture comme jeu des « irrégularités du langage » (Georges Bataille) qui sont mises à jour : écholalies, anagrammes, prosodie métrée (pentasyllabique surtout), intertextes, glossolalies, parodies, sélection, coupures, polysémies des langues culturelles, familiales, argotiques, régionales, toutes étrangères... Et pourquoi cet effort formel colossal ? Sans le moindre formalisme, pour rendre sensibles les « vertiges » qui sont la « trace de la complexité de l'expérience » et « l'indice d'une volonté (exagérément ambitieuse, sûrement) de créer des mondes aussi denses et aussi ordonnés dans leur désordre que le monde réel ».

Car, quatrième temps, « De quoi ça parle », sinon de soi et du monde *transformés*, changés de formes selon le « motif » aux deux sens rappelés de ce mot : « impulsion, mouvement » et « objet, thème ». Corps et sexualité, politique,

oralité, mère, père ou grand-mère, peinture et littérature, nature, sport (cycliste – après Jarry !), nourriture et cuisine même, tout intervient mais n'est mobilisé que pour ce geste « motivé » qui donne, qui nous donne un texte nous faisant énigme et trou, nous rendant l'écran trouble de la réalité (la représentation) pour la trouer de réel (l'irreprésentable).

L'ensemble du livre passionne aussi par l'abondance des documents qui l'accompagnent : des photographies, y compris de manuscrits, aux lettres, d'écrivains ou d'éditeurs, des extraits des principaux livres aux textes inédits toujours révélateurs... Reste que, de cette expérience littéraire, aucun compte ne peut être rendu : il y faut notre expérience de la lecture. À titre d'exemple, de ces trois dimensions de l'écriture de Prigent : **Commencement** (le « roman »), **Ceux qui merdrent** (l'essai critique) et **L'Âme** (la poésie), tous trois publiés chez P.O.L.

L'essence poétique

À travers tout, **Christian Prigent, quatre temps** nous martèle l'essence même de cette expérience acharnée : entre poésie et antipoesie, le *poétique* à l'œuvre dans l'écriture. Quel que soit le genre pratiqué, une double opération permet seule de nous laisser cette frappe, ce style si l'on préfère, qui nous rouvre peut-être au « partage du sensible » par où le philosophe Jacques Rancière désigne le but *politique* de l'art et de la littérature. Une autre façon de voir l'invu, mieux de fictionner l'impartageable qui bon gré mal gré nous est commun passe par cette double opération : de délier (écrire) et de relier (lire), à l'infini – à condition que chacun désire sans cesse affronter l'écart des mots et des choses, la division du sujet, la séparation des sexes, l'opposition des groupes et la dissolution mortelle... Parce que « la littérature est aussi l'opération de défection de la fiction du lien », elle est aussi ce double jeu que le poétique imprime aux langues et aux langages : de *délivrance* des significations reçues et closes qui laisse à découvert dans sa déchirure même la *brèche* d'une vie changée. **On ne peut se passer d'Eden** (Mallarmé) sans **Une saison en enfer** (Rimbaud) – la phrase est doublement ambiguë, oui !

Le poétique, la poésie (liée d'amour) de l'antipoesie (déliée d'angoisse), ne s'atteint pas. Sinon dans la traversée infinie de tout langage qui ne se fait et ne façonne un monde ouvert que dans la joie lucide de l'« horrible travailleur » : pour l'accès impossible au paradis de la paresse...

DANS LA PROXIMITÉ D'ABBAS KIAROSTAMI, MICHEL VOITURIER, ERNST MEISTER

La chronique de poésie de Gaspard Hons

Un loup aux aguets, Abbas Kiarostami, traduction de Nahal Tajadod et Jean-Claude Carrière, éd. de La Table Ronde.

Une palme d'or à Cannes pour **Le Goût de la cerise** du cinéaste iranien Abbas Kiarostami, accordons-lui aujourd'hui notre vive reconnaissance pour ces 300 poèmes brefs, chargés de couleur et de douleur, de souffrance et de compassion. La solitude commande l'œil du photographe, un goût de cerise accompagne le poète, le rouge des coquelicots n'est pas loin.

Aucun commentaire, aucune intention des traducteurs, les poèmes se suffisent, parlent d'eux-mêmes et rendent surnuméraire tout ajout. Un drapeau flotte sur le chemin de la liberté, *ma chemise* écrit Kiarostami, *sur la corde à linge / légère et libérée / de la prison du corps*.

Le poète traverse un pays. Mais qui est-il, un photographe, un loup aux aguets, un homme resté debout regardant défiler sous son regard ce qu'il a reçu en héritage, l'enfance, l'amour et une nature complice sur le point de vaciller. Un poète passeur, solitaire et heureux : *Parmi mes croyances d'aujourd'hui : / La vie est belle*

La nostalgie est-elle présente dans ces poèmes, ou simplement suggérée ? Comme le temps qui passe, l'amertume, le retrait d'un monde qui ne semble plus l'intéresser, la mort proche, la sienne souhaitée et celle des autres. Qu'il est difficile pour un poète montreur d'images de laisser les siennes prendre appui sur l'absence, sur l'effacement. *Quand je pense aux fleurs / Souffle un vent froid / Je me lève et je ferme la fenêtre*

Rester aux aguets et vigilant tout en s'abandonnant au goût de la cerise, à la tranquillité de l'esprit, à la vie simple. Cela est-il possible d'abandonner le mouvement au mouvement, la méditation à la méditation pour un poète, comme Abbas, qui refuse de prendre la pose. Il agit et porte en lui le triomphe de l'homme, de l'amour, du visible sur l'invisible : *Je reviens d'un enterrement / Mon soulie me serre / J'ai envie de faire l'amour / Avec quelqu'un que je ne connais pas*

L'homme révolté ? Ou l'homme refusant de regarder la pleine lune, seul.

Les poèmes brefs et concis du poète iranien sont tels des noyaux de cerises portant la vie d'un arbre à venir. Le souffle du poète, un vent nouveau entre par la lucarne de la vie, il nous transmet un optimisme fou, mais voilé.

Le refus *du deuil du soleil*, la peur enfermée à double tour dans sa tête, *la cruauté du soleil*, ni ambigu, ni paradoxal mais un langage franc et direct. A nous de trouver refuge dans cette petite philosophie du quotidien en attendant le retour de

l'aube. Me revoilà dans le film du cinéaste poète, Le goût de la cerise, où le héros est resté debout malgré l'appel de la terre béante : *Je suis debout / En haut d'une falaise / Dans la vallée profonde / Mon ombre / M'appelle*

Le merveilleux de la poésie nous échappe souvent, regardons et arrêtons-nous devant cette image de l'invité de cette chronique : *Un poulain blanc / Rouge jusqu'aux genoux / Après une promenade / Dans un pré de coquelicots*.

Michel Voiturier

Dits en plain désert précédé de **Perfidies de la frontière**, Michel Voiturier, éd. Clarisse.

Double le présent livre de Michel Voiturier. Partant de limites, de barrières, d'exil il ouvre sur la vastitude, sur l'horizon sans bornes, sur *l'espace (...)* à combattre. S'échapper du lieu fermé, clos, de la propriété entourée de hauts murs pour accéder à la jouissance de l'horizon, du désert, du grain de sable, au plaisir du nomadisme : *à ce qui reste au-delà du domaine de l'inconnu, de l'aléatoire. (...) Peut-être du rien*.

Ramener en une simple envolée ce livre architecturé, structuré, sculpté au couteau serait réducteur.

Deux parties, deux mouvements très larges, dont la seconde est plus initiatique qu'une banale traversée géographique, et la première une approche des éléments de fermeture, d'enfermement et d'exil (rempart, passage, obstacle, mur, limite) ouvre sur le sortie du campement, le départ, la fuite, le désir, la boussole, le tracement d'une route.

Y a-t-il perfidie à « s'enclaver », à posséder quelques arpents ? À franchir les limites, sans nécessairement être coupable ? Au fil de notre lecture l'oubli s'est imposé à nous, l'oubli du visible pour nous ouvrir sur une approche métaphysique, un combat métaphysique tel que défendu par le poète incontournable Edmond Jabès.

C'est en lecteur clandestin que le livre de Michel Voiturier a été visité, ramassant ici et là des aphorismes, des projets d'aphorismes, des constats lumineux, même pour *m'accorder le pouvoir d'être-là*, chez moi, sans identité, exilé et heureux de l'être, en quête de nulle réponse à nulle question : « Pourtant mots et photos clandestins se fauillent nul ne / sait trop bien comment. Dès lors vrai, faux s'entremêlent. / Au-dedans. Au-dehors. Se brouillent les vérités. »

Écriture finement taillée, un rien aristocratique, non une aristocratie de province, mais de haut

lieu : des dits non d'un mystique mais d'un métaphysicien abritant dans un livre limpide *le bruit du cœur*.

Ernst Meister

Ombres précédé de **Dis la phrase du tout**, Ernst Meister, éd. Fissile.

Poèmes de *MOI, TOI, les inconnus ? Personne*. Quelle étrange année aurait dit l'un comme l'autre. Année encore chantable ? Hölderlin, Celan, la rose, la Seine et pour l'un et pour l'autre : *La tour là / à T*.

Le *Neckar* vert et doux, la *Seine poissonneuse*. La même question pour chacun, l'eau primordiale, maternelle. Hölderlin et Celan, Meister au loin, mais proche, dans sa paume, / un adieu, un caillou : l'on doit *concevoir le lumière / et l'obscurité / pareillement*.

L'un comme l'autre et pareillement Ernst Meister furent des êtres chantables. Il reste à chanter sur les restes, sur les gravats, les crânes, les cendres jusqu'à *un chant sans son, celui de la rose aveugle et du trou (qui) te dévisage*.

Les neuf parties de ce livre, dont me semble-t-il, des poèmes me parvinrent par d'autres voies, la proximité avec Paul Celan se fait de plus en plus intense, de plus en plus proche. *Je ne veux rien jeter / par-dessus son crâne*.

Ruptures, échancrements, inversions nous placent d'abord devant des *cercueils sensibles* avant d'accéder à *l'oracle du berceau*. S'il reste encore un peu de lumière dans les étoiles mortes pour Celan, que sont-elles pour Meister : *(Reste / une caverne, / sans son comme sans visage) / évanoui, é- / perdu, / pas même / un brin. / Cela, pense-le, / et ramasse- / toi en / boule. / La plupart / des étoiles / sont sans vie*.

Le poète dialogique témoigne à sa façon son attachement à la lignée de Hölderlin et de Celan. Un destin sans nom, un fil ténu tendu entre ses deux frères qu'il réunit en cette étrange année, le fleuve de l'un et de l'autre, la mort tragique de Celan, celle non moins tragique de Hölderlin, balbutiante : *Une tour / se tient, tour / au bord d'un fleuve. / Elle murmure / humainement, elle / balbutie. / C'est par-là / qu'il a bondi*.

Le livre de Meister représente pour moi un prétexte de dévotion pour deux poètes indépensables. Grâce à lui une lignée de poètes ne s'est pas interrompue, en attendant *que le nom de chacun se manifeste*.

Ernst Meister est né et mort à Hagen (Westphalie) : 1911-1979.

ENGAGEMENTS ET AUTRES QUÊTES DE FEMMES

Simone Weil

Simone Weil mystique et rebelle, Christine Rabadon et Jean-Luc Sigaux, éd. Entrelacs, 22 rue Huyghens, F-75014 Paris.

On connaît le personnage attachant entre tous de Simone Weil dont l'existence aussi passionnée que brève (Paris 1909-Ashford 1943) suscita enthousiasmes et critiques qui aboutissent aujourd'hui à ce livre étonnant.

Les éditions Entrelacs (avec la complicité de Jean-Luc Maxence) ont eu en effet la bonne idée de confier la rédaction de cet ouvrage à Christine Rabadon et Jean-Luc Sigaux qui présentent leur travail sous forme de dialogue. Belle initiative qui permet une vision plurielle de l'œuvre, mais également une réception plus nuancée de la philosophie de Simone Weil.

Christine Rabadon et Jean-Luc Sigaux, remarquables dans cet exercice, analysent avec brio les multiples facettes de cet être d'exception qui se partage entre mysticisme, philosophie, syndicalisme militant, à la recherche du « vrai, du beau, du bien » jusque dans l'anarchisme.

Boulimique, Simone Weil devint ouvrière en usine afin d'être plus proche du prolétariat et de ses problèmes. Elle travailla dans une ferme, s'intéressa aux religions prémonothéistes, au catharisme et fut toujours une fervente admiratrice de Platon. Sa vie et son œuvre **La Pesanteur et la grâce** (1947) révèlent son mysticisme chrétien et son ardente quête de la justice sociale.

Allant jusqu'au bout de son attachement à la cause des humbles, elle refuse de s'alimenter, collabore aux publications *Le cri du peuple* et *La révolution prolétarienne*. Militante avérée, elle participe à la guerre d'Espagne et s'enthousiasme pour l'Italie. Elle brûle et son dévouement est extrême.

« Il est possible qu'un jour on soit torturé. Voulez-vous m'enfoncer des épingles sous les ongles ? » demande-t-elle à son ami Aimé Patri.

Sa vie durant, cette brillante élève d'Alain, paya de sa personne pour matérialiser tous les mystères qui brûlaient en elle, mais elle mésestima ses forces qui, peu à peu l'abandonnèrent pour la livrer à la maladie et à la mort.

Après une vie intense aux expériences multiples, elle débarqua à Liverpool le 25 novembre 1942. Le 15 avril de l'année suivante, Simone Dietz la découvre, inanimée, chez sa logeuse. Un médecin, le docteur Bennet, diagnostiqua chez elle « la granulité », une forme de tuberculose assez bénigne. Mais Simone Weil refusa de s'alimenter. Elle refusa également que l'on lui fasse un pneumothorax.

Le 24 août à 1h30, elle tombe dans le coma.

À 22h30, c'est la fin. Le 30 août 1943, ils n'étaient que 7 ou 8 à suivre le corbillard.

Le grand intérêt de cet ouvrage réside dans le

dialogue des deux auteurs qui, avec subtilité, aiguisent leurs arguments, interrogent les documents, peaufinent les aspérités et les grâces d'une existence exceptionnelle.

Jean Chatard

Laurine Rousselet

El Respir, Laurine Rousselet, Llibres del Segle, SP-17144 Gaüses, Emporda.

« Débattue la langue écrite / éprise du fardeau / de l'aberration / jusqu'à déchiqueture / des harmonies »

Ce livre publié en français et en catalan, illustré par Anne-Sophie Gilbert, préfacé par Bernard Noël, regroupe **L'Ange défunt**, plusieurs extraits de **Tambour, Mémoire de sel, Séquelles** et un inédit **Au cri si d'aventure**.

La difficulté de ce livre de Laurine Rousselet consistant à réformer nos habitudes de lecture sans pour une fois rechercher les thèmes mais en s'attardant plutôt sur la typographie, sur les sonorités et sur le langage du corps.

Ce qui frappe au premier abord c'est la haute tension générée par le texte, par les syllabes informes et infirmes et les collisions entre les mots provoquant « une autre langue / par des sons au cordage illisible » Le poète doit subir constamment les persécutions du cri verbal : « CRI / cr par instant creux / âcre plaie vive / sur les lèvres sucrées »

Entre la bouche enchaussée, effleurée, l'œil avide et le poulx fou, c'est tout un système de secousses, de palpitations qui agite le texte (et le corps) de Laurine. Face à la division du temps et à l'effroi du vide, apparaît alors « La phrase incréée / en déblai dégénérée / par les énoncés sans date »

Dans la confusion des signes, le poète s'emploie à régénérer l'être et la langue.

Gérard Paris

Francesca Y. Caroutch

Naissance quotidienne, Francesca Y. Caroutch, éd. Encre vives.

« Au mitan de la nuit / le poème suzerain / est ce non-lieu intemporel / où l'or du temps est la couleur du vide »

Entre les obscurs faubourgs mythologiques et les architectures fantômes, entre la plaine de la vacuité et l'entrelacs cosmique gît une grande faille, fêlure du temps aboli.

Pythies, oracles et présages animent les territoires des Parques et de Perséphone ; cerné entre les crues d'autrefois et les fractures du futur, l'homme, désorienté, erre dans les arides territoires de l'intérieur : « Au pays des essences pures / des gestes parfaits / tu poursuis ta quête forestière »

Sur le lac aux images brouillées se reflète le paysage inversé entre les courants volcaniques et

les constellations de diamant.

Du pays des légendes au vol plané des faucons les extrêmes fusionnent, les sons nous pénètrent dans la musique des sphères et dans le feuillage divin apparaît la déesse : « Partout veille la grande déesse / pure phosphorescence / des choses en soi ». Par la conciliation des contraires, par le dépouillement des mythes, Francesca Y. Caroutch aborde les rivages ensorcelés où le poème pénètre par effraction. Dans l'espace devenu musique, lumière et silence se marient dans le laboratoire-oratoire de poésie.

Naissance quotidienne, éveil de la vie et de la mort car « Ta nature originelle est rayonnement »

Gérard Paris

Martine Caijo

Parfum de pluie, Martine Caijo, éd. Néra.

« La poésie est l'exercice de l'éveil »

Wei K'ing tche (XIIe siècle)

Après **Aube, La Nuit se fait lumière** (2001), **La Parole oubliée** (Librairie-galerie Racine, 2003), **Purimura** (2004), Martine Caijo publie son cinquième recueil **Parfum de pluie**.

En lisant rapidement (trop rapidement) ce recueil nous apparaît banal, ordinaire (mais Roger Caillois ne disait-il pas déjà « Un chef-d'œuvre est fréquemment d'une banalité inimitable »).

En effet Martine Caijo ne vise pas à l'effet : pas de langage philosophique ni de rhétorique, une langue simple et dépouillée.

Tout est accueil, ouverture, offrande dans les haïkus de Martine Caijo : les aurores sont tantôt nouées, tantôt flamboyantes, tantôt d'ambre ; le temps lui se personnifie en couleurs du temps, tourbillon du temps, fougères du temps, nuit des temps.

Martine Caijo unit la fragilité à l'éternité, le charnel au végétal, l'être au cosmos : « Beauté éclatée / fêlure dans le cosmos / balade d'éternité »

Rien d'immobile, ni de figé dans la poésie de Martine Caijo qui, unissant perceptions et sensations, relie l'écoute au regard, marie poésie et pensée : « La rose laisse glisser / son fourreau de pluie / aux senteurs de la nuit »

Alors de naturelle la poésie devient spirituelle (dans une légèreté intime, à peine affleurée) : « Se libérer de soi / prendre la dernière vague / pour un premier voyage »

Comme ses maîtres du Mont Fiji, Martine Caijo restitue l'être du paysage et le paysage de l'être.

Il faudrait encore évoquer l'enfance, le merveilleux, la musique du poème (que d'assonances, que d'allitérations !), musique des sons et du sens, l'amour et le désir discrètement suggérés...

Mais le poète-nomade a déjà repris la route et nous recommande : « Prends possession de ton île / bâtis ta maison / et fais ton bonheur »

Gérard Paris

POÈMES ET AUTRES CARNETS DE FEMMES

Sophie Loizeau

Chantal Dupuy-Dunier

Éphéméride, Chantal Dupuy-Dunier, éd. Flammarion.

J'entrepose les mots dans mes carnets poétiques, je traverse le temps d'un 15 avril au 14 avril de l'an suivant : j'écris avec des mains de graines, je suis née sous le signe de l'invisible, je vis dans un improbable village de Haute-Loire, je traverse le pays proche et lointain, je pense, je philosophe au quotidien, je plante des légumes, je suis parfois moqueuse, tendrement amoureuse, libertaire et anarchiste à ma façon, je vis dans une maison d'incroyants, je suis gourmande, bachelardienne, pour moi la vie est une proposition relative, je vis ici et maintenant, j'écris des poèmes, je plaide pour Bakounine, mon chat noir porte ce nom anarco-félin, je signe Chantal Dupuy-Dunier. Voilà en bref : Est-ce que je peux vous demander qui vous êtes ?

Un 22 septembre vous êtes au Musée d'Orsay face à Courbet : « Si j'étais peintre, / je peindrais une seconde **Origine du monde**. / Je brosserais / la puissance / de tes cuisses / ouvertes. / Je croquerais, / de ta virilité dressé, / la nacre nue / sous les pans écartés / de ta / chemise. / Pour concevoir l'humanité, / il a aussi fallu le sexe d'un homme. »

Féministe ? Féminine. Femme vous chantez un premier mai : Insurrection des mots / contre l'ordre établi du langage.

Les papillons d'avril vous questionnent sur l'utilité du poème : *Quel peut-être l'effet du battement d'un poème ?*

Vous réservez une place au bout de la table pour celui qui pourrait frapper à la porte : vous accueillez l'étranger voyageur. Vous aimez la vie qui se joue sur une scène en pente douce comme un écrivain.

Que de pudeur lorsque vous évoquez le vocabulaire secret des corps, l'histoire du jardin intime : « Il pleut des fruits / sur l'herbe des vergers abandonnés. / Nous ramassons les pommes fendues. / Le misogynne symbole de la genèse / finira en compote / avec de la cannelle. »

Chantal Dupuy-Dunier vous naviguez entre deux sommeils, entre deux rêves : nous n'irons plus au bois, le petit bois est coupé. Le je et le nous se fondent en traversant cette fameuse **Éphéméride** : un poème par jour, par instant capital et réel, des mouvements de joie, de tristesse (la mort d'Albert

Camus), la mémoire (le souvenir du grand-père de Bonnieux et de sa belle boulangère)... un 18 juin, vous pensez à l'appel du jardin, avec émotion.

Je fais halte en cette belle année, je recommence ma lecture accompagné par de nombreux lecteurs. Je leur dis que la poésie c'est cela aussi, écrire simplement de cœur à cœur. Merci.

Gaspard Hons

Corinne Hoex

Contre Jour, Corinne Hoex, éd. le Cormier.

Corinne Hoex dans un livre en forme de carré parfait nous donne en quatre parties placées à l'enseigne d'un carré, l'approche d'un être, maître de la forme, de la couleur, du silence, de la lumière. *Un signe suffit* écrit ce maître dans la citation reprise en fin de la méditation poétique, silencieuse et affectueuse : maître de la modestie, être précieux, sage et Bouddha s'effaçant dans le bleu infini. Corinne lui parle : *tu n'appartiens / qu'à ce bleu / qui te brûle*.

Comment parler d'une confidence, comment partager ce lieu du regard, de la présence lumineuse de celui qui se confond avec la maîtrise et la sagesse. *Assis à contre-jour* devant la fenêtre ouvrant sur un jardin, il attend et entend le silence qui a pris la place de la lumière. Est-il déjà entré dans le point invisible (...) là où le noir se trouve.

Il est proche du visage du chapiteau de Tournus, de la sainte Anne gardienne du bleu.

Dans l'atelier des toiles inachevées, dans le jardin la pluie tombe, *tu es / dans chaque goutte*

« Pas un mot de trop (...). Juste un peu trop peu »

écrivait-il dans un travail en forme de miettes. Il attend, toujours lui : *un sphinx / dans son fauteuil / veille / sur ses énigmes*

Cette nuit dans ta tête tu as peint une nouvelle toile. L'ultime, celle d'un seul carré, celle portant déjà un silence de source. Il y a dans sa chambre intérieure, celle des masques, du noir et du goudron de la nuit descendu en lui.

La poétesse nous confie un secret, celui du mystère de l'évidence, du silence que lui n'a jamais cessé de dire. Il rejoint l'aurore, suivi par la merveilleuse Corinne : *tu touches / l'horizon / où se sont éloignés // les bâtisseurs / de cathédrales*.

Merci chère amie d'avoir confié à tes poèmes le souvenir d'un des hommes des plus exquis resté présent dans ma mémoire : Jo Delahaut.

Gaspard Hons

La Femme lit, Sophie Loizeau, Flammarion, collection « Poésie ».

Cette *diane* n'est pas une dentellière (cf. **La Dentellière**, Pascal Lainé, Gallimard), et son *bain* pourrait en distraire plus d'un, qui trop vite s'attacheraient à la description d'un tableau (Caravage, Watteau ou Boucher...), tout en se défiant d'un retour à celle de Catulle. Or, distraits, hâtivement, ils la verront en... lectrice, pour n'avoir pas encore interrogé la signification du titre : **La Femme lit**, car cette femme est femme de sa vie, littéralement être humain, et, sans litanie aucune, se lit en se trouvant au bain, le bain figuré d'un lit (tout ange s'y friperait les ailes), en laisses plus ou moins brèves, marée basse, marée haute de cette lecture-vie et inversement, donne récit de ce qu'elle lit au bain où elle est comme l'autre Diane dans les bois et leurs trouées inhabitées ou non et aussi dans le fond des rivières, leur lit en somme, et le récit malaisément femme avec nombre d'antiennes, *craignant pour sa chair viscéralement comme la biche, dénuement* venu, quand l'eau tente de la lettre à l'abri de quelque observation, qui la touche, ne lui nuit pas mais l'épanouit-épanouie qui rend le rauque de qui s'est installé en son puits, avant de se croire en son sommeil, avant d'imaginer ce dernier littoral, revenue peut-être, sa vie-lecture émaillée de vocables crus, hors toute souillure de l'enfer (de souiller, soil en ancien français : « abîme de l'enfer »), une ponctuation du corps et du sexe – « le fruit d'Ève fendu » (in **Allégories**, Jean Cocteau, Gallimard).

La Femme lit, littéralement se lit, parallèlement ou par suite se récite, avons-nous dit déjà, se sent livre, saisie à l'instant où les pages gardées, sa chair « nourrie de caresses comme l'abeille de fleurs » (in **Le Lys rouge**, Anatole France, Calmann-Lévy éd.) lâchées de son *sombrement*, entraînent la fermeture, et n'ignore pas combien de livres ont été parcourus par le tombé de tentation à l'allure de hobereau de son époque...

Diane ne se désenchante pas, en une vingtaine de pages, de pensées ensuite, *s'impressionne et s'éteint*, (dès lors que) le vers est dans la phrase, et, radieuse de s'être reprise, approfondit la liaison du rêver, du lire et de l'écrire, du souvenir près de l'imaginaire, pour mythifier l'activité intime... Diane des dieux, sauvage vraisemblablement, blessée de les quitter, de ne vivre pas « pour elle et par elle » (Arthur Rimbaud, qui précise que c'est en vivant ainsi « qu'elle sera poète, elle aussi ! »), peinte sur terre, mais sur terre *diane* lit et ne se rend à personne – maîtresse du musc, de l'ambre, senteurs de l'encre dès qu'elle... s'écrit.

Jeanpyer Poëls

DES TÉMOIGNAGES EN POÈMES

Jean Foucault

Prélude au Rwanda sans peine, Jean Foucault, éd. Corps Puce, 27 rue d'Antibes, F-80090 Amiens, corps.puce@wanadoo.fr

Plusieurs missions au Rwanda ont incité Jean Foucault à laisser de ses périples un témoignage livresque. **Prélude au Rwanda sans peine** fait suite à **Rwandonnée**. Le présent ouvrage, préfacé par Ousmane Diana, écrivain malien, et richement illustré par les collages de Bruce Clarke, se décline en trois parties. La première, suite de longs versets, interroge l'espoir dans ce pays où ceux qui parlent la même langue locale s'entretiennent. Jean Foucault défend avec ses seuls outils de poète : un carnet de notes, de la bière et des pommes de terre, *l'harmonie générale du vivant*. Le poète déclare *penser par ses pieds*. Car c'est en marchant au bord des lacs et des collines qu'il veut rester à *hauteur d'homme*, fut-il criminel : *Ne dois-je pas aller jusqu'à regarder / les tueurs / Bien en face / Pour comprendre l'être humain*. Pourquoi tuer l'autre quand la vie précisément naît du rapprochement de deux êtres. Des textes en prose jouxtent cette première partie teintée d'un humanisme d'une louable sobriété. Le poète y évoque quelques unes de ses « marches » à Kigali et aux alentours. La pomme de terre, qu'il photographie sous tous ses yeux, semble le fasciner. Le Rwanda fête d'ailleurs son centenaire. Retour à la poésie au travers de poèmes courts et de haïkus. Jean Foucault promène sur les lieux qu'il quitte un regard déjà nostalgique : les reverra-t-il un jour ? *L'air du temps / Ne transporte jamais / Les vaccins qui guérissent les hommes*. Ces vers viennent conclure un ouvrage dont l'humanité transparait à chaque ligne sans qu'il ne cède jamais à quelque leçon de morale ni ne pointe un doigt accusateur. Le poète y marque, malgré le sang atrocement coulé, sa confiance en la vie. Qui sait si les Dieux et leurs démons assortis ne finiront pas par faire un jour cause commune : celle de la défense du vivant ?

Alain Hélisten

Jehan Despert

Roscoff escale pour Tristan Corbière, Jehan Despert, La Lucarne Ovale éd.

Docteur Honoris Causa en philosophie, poète, journaliste, essayiste, conférencier, lauréat de l'Académie française et du prix Louise Labbé, Jehan Despert a publié soixante ouvrages de poésie dont l'anthologie **Poésie en Liberté (1950-2002)**, éd. Le Temps des cerises, et quarante essais littéraires et artistiques (sur Saint Pol Roux, André

Blanchard, Rainer Maria Rilke, Raymond Guérin, Salah Stétié, Giovanni Dotoli).

Photographe, sculpteur, peintre, Louis Pors a joint ses illustrations aux textes de Jehan Despert. Illustrations un peu naïves où alternent portraits de forbans avec des objets insolites (pipe, galet) voire des paysages (tour crénelée) ou des bateaux à voiles.

Si le peintre (et l'illustrateur) Louis Pors complète artistiquement les poèmes de Jehan Despert, Roscoff, ville de marins de la Bretagne du nord se marie avec le poète maudit Tristan Corbière.

La vieille ville de Roscoff avec ses marins et ses canons met en valeur le corsaire Tristan Corbière, forban de pacotille et chauve-souris de la ville. Tristan Corbière le mal-aimé traîne ses bottes dans un crissement de poulies, à l'affût des filles dans le pieux Roscoff : « Carnaval des os morts / aux sables blancs des grèves / soufflez dans vos cornets / la tempête et la nuit... »

Se dresse alors Tristan Corbière le mal-aimé, la longue pipe au bec avec son portrait naturel et légendaire et ses masques (Jean Lorrain n'est pas loin !).

Jehan Despert en peintre impressionniste nous fait revivre le pays tout autant que le poète dans ses nuances et ses sortilèges : « Camaïeu de rivages / aux cornières de roche / sont de lointains pacages / d'îles nues à l'approche. // Tristan le mal-aimé / naufrageur de plein-jour, / tes feux sont allumés / au large des amours »

Roscoff et Corbière s'estompent dans la brume...

Gérard Paris

Michel Valprémy

La Salpêtreuse, Michel Valprémy, Atelier de l'Agneau, www.at-agneau.fr.

Michel Valprémy nous a quitté brutalement le 4 septembre 2007. Auteur des plus discrets, son œuvre n'en demeure pas moins abondante, constituée de petits livres qui sont autant de bijoux finement ciselés dans une langue reconnaissable entre toutes. Car la prose poétique de Michel Valprémy ne ressemble à aucune autre. Elle s'invente mots et images vierges de tout territoire connu. Elle possède l'élégance du style classique et la hardiesse de la modernité. Elle associe le talent du peintre à celui du musicien. Elle conjugue fantaisie de la danse et rigueur de son exercice. Le poète n'a jamais cédé à quelque courant poétique actuel, œuvrant obstinément sa propre langue, au risque de paraître quelque peu hors du temps, déconnecté des contingences immédiates, inactuel... **La Salpêtreuse**, écrit quelques semaines seulement avant sa mort,

rassemble une suite de portraits insolites, textes brefs aux titres « valprémyens » : *le couve-oronge, le souffle-gorge, le chenilleux, trotte-chaînée, le prêchi-prêcheur, le floconneux, le lèche-pareil...* L'univers de Michel Valprémy séduit et dérouté. Il compte parmi les plus singuliers d'aujourd'hui. Ses amis l'ont compris, qui ont créé une association pour que perdure son œuvre. Pour la première fois, on pourra voir dans cet ouvrage des sculptures et dessins du poète. Une même sensualité y apparaît. *La veille du grand saccage, soudain, le vent roula des tombereaux de noix. L'air sentait le soufre et le lisier des boucs. Une enfant sans malice fit remarquer à sa duègne que les chandelles blanches des marronniers s'étaient renversées, les roses non.* Pour une mise en bouche...

Alain Hélisten

Jean-Pierre Lesieur

L'Animal poétique et ses munitions, Jean-Pierre Lesieur, éd. Gros Textes.

Bien que publié une première fois aux mêmes éditions Gros Textes, **L'Animal poétique et ses munitions** n'est pas à proprement parler une réédition tant Jean-Pierre Lesieur a opéré de transformations plus ou moins radicales dans le texte original. On peut donc considérer cet ouvrage comme un nouveau venu dans notre petit monde de la poésie.

Jean-Pierre Lesieur à qui l'on doit la création tout à fait personnelle des revues *Le Pilon* et *Comme en poésie*, deux trimestriels originaux, fut, ne l'oublions pas, à l'origine du numéro spécial du *Puits de l'ermite* consacré à l'école. Il est également l'auteur de plus de quinze plaquettes dont certaines furent fabriquées par ses soins dans son appartement même. C'est dire combien se justifie le titre de l'un de ses premiers ouvrages : **L'O.S. des Lettres**.

Avec **L'Animal poétique et ses munitions**, Jean-Pierre Lesieur convoque les poètes et leur distribue les tâches que chacun mérite. Tous les cas de figure sont envisagés (du moins envisageables) et c'est un festival sur la « Poésie d'aujourd'hui », sur « La mort du poète », sur « Les enfants du poète », sur les « Cicatrices du poète », « Le sang du poète ».

« Les cicatrices du poète dansent dans les yeux bourreaux qui les bichonnent sans mettre sur leurs plaies de baume cicatrisant »

Pas moins de 3 textes sont consacrés à « l'impuissance ». Est-ce à dire que les poètes ?... En bon revuiste qu'il est, Jean-Pierre Lesieur termine son livre par une pleine page sur le « Critique de poésie », un certain J.C. à qui il dédie ce poème.

Jean Chatard

DES MULTIPLES MANIÈRES D'HABITER LES MONDES

par Richard Blin

La Piste mongole, Christian Garcin, Verdier.

C'est à un drôle de voyage qu'il faut vous préparer en abordant, en compagnie de Christian Garcin, *la piste mongole*. À un long périple mêlant la quête à l'enquête, et prenant la forme d'un roman développant non pas une histoire mais des histoires qui, finalement, n'en forment peut-être qu'une. Un roman fuyant la linéarité, multipliant les lignes narratives et les points de vue, et postulant une réalité multiforme, un univers où le réel – ou ce que nous appelons tel – se dérobe souvent, se montre illusoire, obligeant à s'enfoncer dans des dédales plus ou moins chimériques, ce qui donne aussi à l'ensemble des allures d'aventure mentale à connotations métaphysiques.

S'inscrivant dans la lignée de **Vol d'un pigeon voyageur** (Folio) et de **La Jubilation des hasards** (Gallimard, 2005), **La Piste mongole** est celle que suit Rosario Trauberg, à la recherche de son ami Eugénio Tramonti – le protagoniste des deux premiers titres –, lui-même parti en quête d'un ami russe disparu. Avec comme seul indice un bout de papier sur lequel étaient inscrit trois noms, Rosario débarque donc en Mongolie, à Ulaan Baatar, sans se douter que pour retrouver Tramonti, il lui faudra traverser des états de réalité pas ordinaires et accepter de se laisser guider par quelques personnages haut en couleurs et pour le moins singuliers. Comme un Chinois graphomane, qui a la faculté de maîtriser ses rêves et de les commander, persuadé qu'il est qu'ils modifient la réalité, manipulent nos émotions comme nos réactions et sont un pont vers le « *monde-autre* », celui des esprits auxquels les chamans accèdent par d'autres moyens – miroir, plumeau servant de fouet, os de chouette et de renard, manteau, tambour, tabac et chant...

L'usage des autres mondes

Et des chamans, Rosario va en rencontrer deux : l'un sous l'apparence d'une femme énorme, qui n'a de visions et de révélations que le ventre plein, qui s'absente beaucoup pour voyager dans d'autres mondes dont elle ne se souvient jamais, et qui finira par devenir reine « *des-mondes-obscurset-des-lisières-ombrées* » ; l'autre sous la forme d'un jeune garçon encore ignorant de sa vocation, mais dont les rêves interfèrent dans le déroulement de ceux du Chinois. C'est donc dans un univers aux frontières mouvantes que mène la piste mongole. Un monde qui contredit notre conception de la causalité, qui bouleverse les données du « réel »

tel qu'on le perçoit communément. Car tous ceux qui vont mettre Rosario sur la bonne *piste*, sont des révélateurs de *l'inouï* du monde. Des êtres capables de nous faire aborder ces contrées inconcrètes où des mondes se chevauchent, où chaque événement semble le produit de tous les autres, avec lesquels d'ailleurs, il va bientôt se combiner à son tour pour donner naissance au suivant. Monde où le temps et l'espace sont sujets à d'étranges variations, où le rêve et la réalité ne sont pas aussi distincts qu'on l'imagine, où l'on peut dire des choses qu'on ne savait pas avant de les avoir dites, où certains ne sont pas encore ce qu'ils sont, où d'autres se creusent un terrier ou se choisissent une grotte pour s'y abriter avant d'y mourir.

C'est à partir de cette part obscure du monde – là où tout est relié, où tout circule, où tout coexiste –, à partir aussi de la face cachée du langage telle qu'elle apparaît dans les rêves, et les visions, qu'écrit Christian Garcin. Pour lui « *toute écriture est labyrinthique, et consiste à frôler l'innommable* », à s'approcher de cet *autre monde* qui se laisse parfois furtivement entrevoir et auquel il a déjà consacré de très belles pages. Pour ce faire, il est passé maître dans l'art de modifier l'angle habituel de vision, de choisir des perspectives inédites, de s'appuyer sur une pensée migrante et une forme de transculture aussi babélique qu'*excentrique*, c'est-à-dire à centres multiples. Maître aussi dans l'art de créer de véritables réseaux souterrains, des rhizomes narratifs qui finissent par dessiner un labyrinthe de correspondances et de signes, propres à rapprocher ces états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité.

Mondes qui se frôlent et perspectives perverses

Surréalité, aurait dit André Breton, où tout est en gigantesque interaction – le visible et l'invisible, le su et l'insu, l'envers et l'endroit, le dehors et le dedans, ce qui s'écrit et ce qui a déjà été écrit. D'où le sentiment d'avoir affaire, avec ce roman, à une sorte d'objet littéraire ressemblant à une bande de Moebius. Un univers singulier où la fonction narrative peut être déléguée à des hétéronymes, puisque l'autre est le même, et que l'auteur ne se sent pas propriétaire de son texte puisqu'il est tous ceux dont il raconte, a déjà raconté ou racontera l'histoire. Un univers donc, qui n'aurait ni intérieur ni extérieur, où l'invisible influencerait sur le visible, où l'ubiquité, la simultanéité, les permutations et les substitutions sont la règle, et

où règne l'intertextualité.

Car, chez Christian Garcin, livres, histoires et personnages sont au cœur de symétries jouant autour d'un centre inconnu, sont partie prenante d'un système d'assemblage relevant de la poupée-gigogne, d'imbrications vertigineuses et de mises en abyme qui font du texte un lieu où l'illusion devient volupté et où les différents mondes communiquent. Espace jubilatoire et révélateur – il faudrait pouvoir écrire *révélateur* – qui fait penser à la marqueterie borgésienne et aux histoires de métempsychose se doublant de longs voyages intérieurs.

Un livre qui tient du miroir magique et d'une conception du monde où la vie résulterait du remodelage permanent de forces contradictoires, où, par exemple, les morts et les non-encore-nés seraient comme les deux faces d'une même médaille. Un roman dont il aurait fallu souligner aussi la dimension ludique et l'humour, mais qui vaut avant tout pour la façon dont il célèbre l'inconnu et l'incommunicable propres à toute vie.

Georges Cathalo

À l'envers des nuages, Georges Cathalo, éd. Encres vives.

Loin de nos prétentieuses occupations, loin des vanités du monde, Georges Cathalo s'intéresse aux nuages, rétifs et rebelles, symboles de liberté.

Entre chaos des doutes et avrils d'enfance, un milan noir transperce l'azur, une bergeronnette s'époumone, un chardon géant se dresse et une vache apparaît solitaire.

Fidèle à ses habitudes, Georges Cathalo se recentre sur l'infime (un filet de musique), sur l'intime (un parfum de femmes).

Mais la poésie de Georges Cathalo va bien au-delà du ressenti des sensations et des perceptions, il s'agit pour le poète de faire le vide, se débarrasser de tout superflu : « être vide vacant absent / ne rien posséder / sur soi autour de soi / ici plus loin ailleurs »

Face au réel qui nous emprisonne, il faut se référer aux nuages, à leur légèreté, semblables aux flux du temps et tenter une échappée : « S'il s'agissait d'ouvrir un chemin / sur l'autre versant / de décoder l'invisible »

À l'envers des nuages, « il faut pouvoir tout sculpter pour trouver sa voie ».

Gérard Paris

CONTRE L'IGNOMINIE

Piotr Bednarski

Les Neiges bleues, Piotr Bednarski, éd. Autrement, traduit du polonais par Jacques Burko.

Les brefs chapitres de Piotr Bednarski dans **Les Neiges bleues** s'apparentent à de petites nouvelles ciselées à merveille dans la matière brute des souvenirs avec la dureté de la vie sous Staline en ligne conductrice : « Staline était mortifère, il répandait la mort. Il détruisait la vie, et moi, j'avais une telle envie de vivre ! En dépit de ma misère, en dépit de la faim. À tout prix, voir le ciel bleu, les oiseaux insoucians, l'herbe éternelle. Je me précipitais toujours dans les maisons où un enfant venait de naître. Regarder un nouveau-né m'était une grande émotion, voire une révélation. On me laissait entrer partout, toucher le petit de l'homme, on disait que j'avais un bon toucher, un bon regard. J'accourais voir les nouveau-nés par crainte de Staline. Je quêtai auprès d'eux le courage et la consolation, car la vue de ces êtres vulnérables et fragiles m'apportait un tel sentiment de sécurité que parfois je cessais de croire à la mort ». Ici parle Petia, dit Champagnski, déporté polonais qui voulait « Être un aviateur plus tard, et dans l'immédiat posséder un tricot de marin », trésor suprême pour les dépossédés résistant au froid, à la faim et aux humiliations constantes de leurs bourreaux. Un rêve peuplant son désir de futur dans l'univers du système répressif des années 1940, dans l'antichambre du Goulag « cet enfer glacé où les hommes se muaient en numéros si difficiles à retenir et si faciles à rayer ». Seule Beauté, sa mère, le reconforte des épreuves et le renforce à préserver l'allégresse naturelle de l'enfance tout en lui incluant les valeurs humaines nécessaires à forger l'être à l'aide d'aphorismes venus de la nuit des âges. « L'amour pousse les hommes à faire le bien comme le mal. Les bons accomplissent des exploits étonnants, les méchants font simplement le mal ». « Or un homme bon ici-bas c'est plutôt un raté, une sorte de merle blanc » sait-il du haut de ses huit ans. « Beauté avait l'habitude de dire : "Tout va mal, mais nous sommes en vie ; et si ça empire encore nous survivrons quand même" ». Cela peut-il aller vraiment encore plus mal s'interroge en vain le lecteur confronté à une vie sans merci où les crachats expectorés retombent au sol avec un tintement de verre brisé. « [...] la température était tombée en dessous de moins quarante degrés. La neige se fit bleue et la limite entre terre et ciel s'estompa. Le soleil, dépouillé de sa splendeur et privé de son éclat, végétait désormais dans une misère prolétarienne. Le froid vif buvait toute sa chaude et vivifiante liqueur – désormais seuls le feu de bois, l'amour et trois cents grammes quotidiens d'un pain mêlé de cellulose et d'arêtes de poisson devaient nous défendre contre la mort ».

D'une beauté sans fioritures **Les Neiges bleues** est un récit qui sonne juste. Porté par une écriture dont l'authenticité gifle le lecteur et lui griffe le cœur, Piotr Bednarski retrace les moments déchirants de son enfance d'exilé assigné à résidence dans une petite ville de Sibérie sous la férule des services soviétiques, dangereux pour tout Polonais aimant son pays et hostile à l'occupant russe dans les années suivant le pacte germano-soviétique. Et Bednarski le fait avec une légèreté irradiant la lumière du regard de l'enfant qui s'adonne à la poésie depuis qu'il a lu **Le Démon** de Lermontov : « la poésie était devenue ma seule chance de perdurer ». Un roman autobiographique bouleversant.

Murielle Lucie Clément

Richard Millet

La Confession négative, Richard Millet, Gallimard.

« J'atteignais l'état où je peux dire, aujourd'hui qu'il est celui par lequel j'existe le mieux : l'impassibilité, l'indifférence à l'espèce humaine. »

Mis à part quelques essais comme **Le Sentiment de la langue** (1993) ou **Pour la musique contemporaine** (2004), Richard Millet établit son œuvre sur deux versants : d'un côté le Limousin avec sa trilogie **La Gloire des Pythre** (1995), **L'Amour des trois sœurs Piale** (1999) **Lauve le pur** (2000) de l'autre le Liban avec des récits comme **L'Invention du corps de Saint Marc** (1983), **Un Balcon à Beyrouth** (1994) et **La Confession négative**.

Le narrateur – surnommé le grammairien – nous entraîne (dans les années 1970) dans une dérive, sous forme de récit, aux bords du chaos.

Ce qui, au départ, apparaît comme un exil littéraire – à la suite de Nerval et de son **Voyage en Orient**, devient, pour le narrateur, un engagement auprès des chrétiens contre les Palestiniens.

Le narrateur, tout à la fois innocent et imposteur, s'immerge dans la ville de Beyrouth (avec ses bruits, ses odeurs, ses pulsations intimes) et se plonge dans une guerre qui servira de révélateur : « ce que je cherchais, confusément, était en moi, je le devinais, mais il me fallait passer par la violence du dehors, des rites, des cérémonies, des expériences capables de m'amener à la nudité de l'écriture »

La proximité de l'horreur avoisine les relations et aventures féminines (Siham, Roula, Randa) dévoilant les filiations secrètes entre amour et mort : « J'en appelais au triomphe de la mort, selon une théologie du mal qui m'amenait à penser que tuer m'aimer, c'était un même geste, le sexe comme

l'art, n'était d'ailleurs qu'un meurtre infiniment différé ». Richard Millet tisse un maillage serré entre les souvenirs de l'enfance à Siom dans le Limousin (avec sa mère, sa sœur adoptée) et la vie au Liban entre Beyrouth et la vallée de Faytroun, reliant ainsi morts et vivants : « la grande rumeur de la nuit, la voix des morts, la gloire immémoriale de la langue, les vivants déjà morts et les défunts se mettant à revivre. »

Une fois de plus Richard Millet dénonce l'ignominie de la condition humaine, la toute puissance du mal (« Le mal guette sans relâche ») avec, pour seul viatique, dans cet exil, l'écriture : « Écrire c'est établir des généalogies secrètes, des filiations obscures où aveuglantes, c'est en appeler à la pureté impossible autant qu'à la chute ; c'est vouloir se sauver en se damnant, pensais-je à cette époque, la correspondance entre la langue et le sang devant me guider toute ma vie... »

De l'innocence au mal par **La Confession négative**...

Gérard Paris

Luis de Miranda

Paridaiza, Luis de Miranda, Plon.

En 2012, l'ennui est le fléau majeur frappant les couples au quotidien. Pour échapper au désenchantement, Nuno et son amie Clara se réfugient dans le monde de Paridaiza, premier jeu de simulation totale, où les cinq sens sont captivés dans cette réplique virtuelle de la planète. Chacun peut créer son propre avatar et accéder ainsi à une vie bien plus excitante que ce qu'il vit journalièrement. « Pour beaucoup, le Paridaiza de l'Internet, avec sa façon sans précédent d'enivrer les sens, est devenu le paradis artificiel suprême, une drogue-réverie, une façon troublante de relâcher les tensions en se démultipliant, de faire des rencontres et des expériences surprenantes. Et apparemment sans danger ». Mais le sont-elles vraiment ? Nuno, depuis qu'il se connecte jour et nuit sur ce domaine, commence à se sentir drôle dans sa tête et « rêve, virtualité, réalité se fondent depuis quelque temps en une chorégraphie hypnotique. Comme si la logique classique s'avérait de plus en plus impuissante ». Pour le lecteur, trois mondes au moins se superposent le monde « réel », appelé Biearth, où évoluent Nuno, Clara et les autres, le monde virtuel de Paridaiza où leurs avatars se retrouvent et le journal intime de Nuno offrant la vision de sa réflexion et ses idées. Luis de Miranda signe un roman construit de manière magistrale emmenant son lecteur là où balançant sur le fil de la virtualité, il peut en capter les enjeux et éventualités.

Murielle Lucie Clément

CONTRE LE SILENCE : LUDOVIC KASPAR

par Patrice Maltaverne

L'Impasse aux visages, Ludovic Kaspar, éd. Alba, 461 chemin de Salatier, F-13330 Le Barben.

Une fois n'est pas coutume, je parlerai d'un livre quatre ans après qu'il soit paru. J'aimerais en effet que le silence ne se referme pas tout à fait sur son auteur, Ludovic Kaspar, qui s'est suicidé en novembre 2008, même s'il est difficile de s'abstraire de cette issue brutale et déjà perceptible ici.

De toute manière, les poèmes de **L'Impasse aux visages** s'imposent d'eux-mêmes. Se succèdent fragments en prose qui paraissent plus largement autobiographiques et poèmes en vers plus ou moins courts, agissant comme des intermèdes. Cette énumération me conduit d'ailleurs à affirmer que, lorsque l'auteur sait réellement être présent à travers ses mots, même une fois disparu, peu importe la forme utilisée pour le dire.

Le problème de la lisibilité ne se pose pas davantage, puisque importe seul le fait de s'exprimer vite, le temps, bien sûr, étant compté. Il n'y a pas là, en revanche, de progression, de progrès vers du meilleur ou du pire, mais plutôt une perpétuelle reprise des mêmes éclats : excès d'alcool, errances urbaines, aventures sans lendemains avec plusieurs femmes sans doute, rêves brisés, tentatives éphémères de communiquer avec un frère imaginaire, un copain.

Dans une époque où les trois quarts de la population de ce pays vivent en ville, la « *couleur locale* » des poèmes de Ludovic Kaspar saute aux yeux, qui ressassent ce qu'il faut ressasser pour mieux l'accepter : l'homme et l'humain en perte de sens dans ce décor d'encre, gigantesque : « *la ville est partout, elle m'absorbe* ».

Car au bout du compte, c'est bien de solitude dont il s'agit. Tous les autres délires ne peuvent faire oublier ce problème, venu de loin, qui s'expose en un premier aveu : « *Ma solitude était totale / elle l'est moins maintenant que je l'écris* ».

Mais Ludovic Kaspar va plus loin. Il sait nous bluffer avec son écriture qui ne reste pas centrée sur la littérature et nous jette des nappes de dérision en pleine face, par des clins d'œil lancés aux chansons, à la poésie fleur bleue que ses poèmes intègrent à merveille, pour en faire quelque chose de neuf, de plus en rapport avec le monde actuel, non littéraire s'entend : « *j'ai ce moulin en tête / à tête / où s'espacent les plus beaux matins immondes / Et j'amarre ma bite dessus / pour qu'elle crache / ces mots de porc autonome* ».

C'est reconnaître également le rôle joué par la musique dans la perception des choses, une question de génération peut-être, une bonne chose en tout cas, par laquelle est réaffirmée l'importance de la mélodie, en dehors de la seule attention accordée aux images.

Il me reste à espérer qu'un jour prochain, maintenant qu'il ne reste plus que cela à faire, un éditeur rende

à nouveau justice aux poèmes de Ludovic Kaspar, en s'attendant à leur publication dans un vrai livre, notamment de ceux postérieurs à l'année 2005, dont beaucoup avaient été mis en ligne par leur auteur sur le site Rollerpen, aujourd'hui disparu.

Il n'y a pas que du désespoir à en retirer, n'en déplaise aux âmes qui n'aiment pas être dérangées dans leur retraite confortable, pas du tout, mais au contraire une succession de tentatives pour accéder à la vraie vie, sans les mensonges d'une société hypocrite : « *Vous avez du mal avec l'autorité, il a fait. Non, non m'sieur, au contraire, tant que l'autorité n'est pas conne...* ».

Car bien sûr, la solution, Ludovic la tenait, au propre comme au figuré : « *Pour tourner à plein régime, l'esprit, qui est un muscle, doit marcher. Pas à pas, inlassablement. De a à z en passant par la mairie ou le supermarché, peu importe. Devenu immobile, il se rouille et devient comme un mollet de vieillard : escarville décharné [Marche]* ».

Jean Chalon

Journal d'un rêveur professionnel (2005-2007), Jean Chalon, La Différence.

Jean Chalon nous livre la suite de son **Journal d'un lecteur** (éd. Plon). Il n'est pas surprenant qu'il se qualifie de rêveur professionnel, ses rêveries ayant alimenté inlassablement les pages de ce journal durant ces trois années. Ce qui conforte l'auteur dans l'idée que « le rêve est la seule profession qui ignore le chômage ». De qui rêvet-il ? De la reine d'Angleterre, de ses déesses : Colette, Natalie Barney, Lola Flores, Louise de Vilmorin, Alexandra David Neel. Il les ressuscite, tout comme ses amis disparus, sa famille, revenant à Carpentras dans sa maison natale. Il convoque ses souvenirs d'étudiant, citant le poète espagnol Unamuno sur lequel il écrivit. Il égrène les noms des sommités qu'il a côtoyées, fréquentées, ceux avec qui il déjeune (Jérôme Garcin, Pivot). Il évoque sa correspondance, ses biographies (Marie-Antoinette, George Sand), sa cessation d'activité et les affres du désœuvrement.

Il nous laisse entrevoir ses goûts artistiques avec une visite au musée Moreau pour admirer le somptueux escalier ; un arrêt devant les tableaux de Sorolla et Sargent, peintres de la lumière dont les portraits « ont une présence, un mystère qui troublent, obsèdent ». Il nous signale le peintre Marcel Storr qui connut le même destin que Séraphine (balayeur municipal, à l'œuvre étrange, sauvé de l'oubli par des amis).

De l'inépuisable désordre de sa bibliothèque, l'auteur exhume une pléiade de titres, de quoi combler le lecteur à court d'idées. Parmi ses préférences : George Sand dont il fait une cure, Vialatte, les **Mémoires** de Boswell, Jacques Brenner auxquels

s'ajoutent beaucoup de lectures de Thoreau, Pierre Louÿs, etc...

Il nous fait voyager en Espagne : Madrid, Barcelone où il se rendit pour des dédicaces, ne cachant pas ses angoisses. Et de s'interroger sur l'accueil qui lui sera réservé, et sur la nécessité de poursuivre son travail de diariste. Il évoque ses séjours prolongés à Navajas, havre de paix, propice à l'écriture, qu'il savoure doublement depuis qu'il a cessé son activité éditoriale, saluant ses bienfaiteurs généreux, son traducteur pour « ce pays de cocagne ».

Avec lyrisme, il nous retrace ses promenades dans la Sierra, nous dévoile son émotion indicible devant la beauté d'un paysage. Comme Thoreau, il est sensible aux métamorphoses de la nature. Le printemps le rend béat d'admiration. Il se plaît à s'abimer dans la contemplation des fleurs « formant une composition à faire pâlir les fleuristes ». Il dialogue avec le vent, serre la main des hautes herbes, salue les libellules, se rend à un rendez-vous galant avec un pommier en fleurs. Il avoue ses rêves inassouvis : grimper au sommet du mont Ventoux. Il décline sa prédilection pour le parc Monceau et son amour des arbres, « je considère un arbre comme un être vivant et les détruire est un crime ». Il déplore que le combat contre le génocide des arbres soit vain et il fustige ces maudits coupeurs d'arbres.

Il aime aussi arpenter Paris et dénicher une rue inconnue telle que la rue des Thermophyles, peuplée de glycines et roses trémières. Partageons la sagesse de Jean Chalon « je n'ai envie de rien d'autre que ce que j'ai ».

Dans ce journal où défilent souvenirs, rêves, états d'âme, bribes de conversations, pérégrinations mondaines, ce lit en creux le sincère et transparent autoportrait de l'auteur, au débordement épistolaire d'adolescent, nuagiste, disciple de Thoreau, fervent amoureux de la nature et des arbres, roi des bougnettes, ours des villes qui aime goûter au plaisir d'une douce paresse.

Ces pages émaillées de références littéraires, écrites avec une plume ruisselante de tendresse sont traversées d'effluves de jasmin, de garrigues odorantes, ponctuées de notes mélancoliques (l'auteur étant taraudé par la terreur du temps qui fuit). S'y glissent un soupçon d'humour et la voix de Lola Flores. Se côtoient réalité et imaginaire. L'auteur ne rêvet-il pas d'habiter un tableau ? Le chat rouge ne s'échappe-t-il pas de sa tasse ? Le talent de conteur de Jean Chalon opère et nous charme. Soucieux de son lecteur, il veille à ne pas le saturer, « convaincu comme Voltaire que le secret d'ennuyer est celui de tout dire ».

En attendant le prochain opus qu'il souhaiterait intituler **Journal d'un paresseux**, n'oublions pas son conseil : lisez, lisez, il en restera toujours quelque chose. Soutenons la cause des écrivains « hirondelles en voie de disparition » pour Jean Chalon.

Nadine Doyen

JACQUELINE MERVILLE : ENTRE CRI ET MUTISME

par Nelly Carnet

Juste une fin du monde, Jacqueline Merville, éd. de L'Escampette.

Avec ce nouveau récit, Jacqueline Merville revient visiter la catastrophe naturelle du 26 décembre 2004 qui ravagea une partie des côtes de l'Inde et que l'auteur vécut de manière si traumatisante qu'il en sortit le livre **The black Sunday** (éd. des Femmes). Elle se souvient alors de l'homme en fauteuil roulant qui avait soudain senti ses jambes revivre à la venue de la vague et sa femme le poussant sur la route pour tenter d'échapper, comme des centaines de personnes, à cette vague déferlante alors que l'auteur et son compagnon se frayaient un passage pour fuir à moto. Ils retrouveront ce couple israélien dans un hôtel et passeront quelques heures ensemble dans l'attente d'un avion qui les mènerait chacun vers une destination à l'écart de tout danger. Un débit de paroles entre survivants deviendra alors excessif. Les survivants se comprennent mais savent aussi « que cela devra rester dans l'ombre. » Ils pourront « le dire une fois à quelques amis puis se taire » car « il n'y a pas de place pour les survivants ». Un désastre est trop monstrueux pour être écouté, entendu et compris.

Mais si l'auteur rappelle ce raz-de-marée et le renversement qu'il a pu provoquer à jamais dans les êtres qui l'ont vécu, c'est qu'il en rappelle un autre, plus individuel, qui a touché le corps et la conscience tout entiers de la narratrice quelques dizaines d'années auparavant. Cette tragédie identitaire, Jacqueline Merville n'avait encore jamais pu l'écrire. Elle représente un grand « ça », inavouable, honteux, incompréhensible. Le cri seul avait pu lui faire barrage avec cette même violence que ce « ça » lui avait infligée. Paradoxalement, deux jours avant la venue du tsunami, l'auteur avait tenté d'écrire les deux premières pages consacrées à ce viol subi lors d'un voyage en Afrique, mais en vain, puisqu'elle les arracha. Le tsunami lui avait fait revivre « une douleur silencieuse, tapie au fond du corps, une douleur très ancienne. Comme une éternité. »

Les deux catastrophes sont désormais reliées l'une à l'autre par l'écriture dans une retranscription fidèle aux sensations et émotions ressenties. Viol et tsunami ont tous les deux eu lieu « les jours et nuits d'une pleine lune de décembre ». Le tsunami et, un peu plus tard, l'écoute du témoignage d'une femme relatant à la télévision l'expérience d'un viol, ont soudain ravivé la mémoire ouverte et blessée de l'auteur de telle sorte que plus rien ne pouvait plus empêcher l'écriture : « J'ai senti venir de mon corps une vague de mots qui cette fois-ci irait jusqu'au bout. » « De chaque côté de moi il y

a deux masses insensées, incompréhensibles : le mur d'eau qui avance dans les arbres et le visage de l'homme de la lagune », écrit Merville.

Vague de l'océan et vague de mots se superposent dans le même effroi. Toutes les deux sortent des profondeurs d'une mer et d'un être. Et le récit lui-même est un effet de vague. Les phrases s'enchaînent dans un rythme effréné qui nous emporte. Un flot d'écritures, d'images, submerge le lecteur comme il a submergé son auteur. Cela participe à la qualité évidente du style renversant de l'auteur. En Afrique, à Lomé, la narratrice a vécu l'enfer. Son violeur a menacé de la tuer et depuis, elle est restée une morte vivante. Le récit n'est pas un témoignage comme celui de la femme vue à la télévision et dont le visage s'est inscrit dans la mémoire de l'auteur, mais l'écriture d'un renversement de soi par l'autre, un cri prolongé pour se tenir en vie. Après cet acte barbare où le bourreau a annihilé le supplicé, le « corps flottait parfois puis devenait de la consistance d'une pierre », écrit Jacqueline Merville. La scène est revécue avec la possibilité cette fois-ci d'être mise en mots. Le lecteur ne peut qu'être saisi par les phrases percutantes et pris dans un étau sans pouvoir s'en défaire, entre cri et mutisme.

De retour en France, le fantôme du noir persécuteur continue de poursuivre la narratrice qui est réduite au silence, car personne ne veut ni entendre ni comprendre. Elle se retrouve même culpabilisée par quiconque veut rester au-dehors de son histoire. L'indicible fait si peur que le lâche veut s'en tenir le plus éloigné possible. La narratrice demeure stupéfaite lorsque cette lâcheté s'incarne dans des représentants de la médecine comme en cette ancienne amie devenue psychothérapeute et dont le désir de blancheur, de virginité, est devenu tellement obsessionnel que moquette, table, fleurs, écharpe, rideaux, fauteuil, sculpture de son appartement respirent la même neutralité désespérante. La psy est, comme tous les autres à qui la narratrice tente de raconter son histoire, fascinée par le bourreau niant par là même sa victime. Que cette part de la médecine puisse avoir cette réaction, a fait comprendre à l'auteur qu'il ne fallait plus jamais parler de cette nuit lunaire de Lomé. Ce n'est qu'à travers des expériences collectives que le drame personnel a quelque possibilité de se faire entendre. C'est ainsi que nous avons un aller et retour constant entre les deux terres étrangères traumatisantes, l'Afrique et l'Inde, pour faire se confondre les deux drames. Les deux derniers chapitres en sont un exemple en concentrant tous les protagonistes auxquels la narratrice est liée pour toujours, les bons comme les brutes. Une faille ouverte que rien ne peut combler, si ce n'est des mots toujours insuffisants, fait ouvrir grand les yeux sur le monde où la vie fourmille. Et c'est ailleurs que dans les cabinets médicaux qu'il

faut trouver un accueil à l'innommable cherchant refuge quelque part pour le déposer, s'en défaire et retrouver le souffle long de la vie.

Monique Lise Cohen

Récit des jours et veille du livre, Monique Lise Cohen, éd. Orizons.

Poète, historienne et philosophe, Monique Lise Cohen a réuni dans son dernier livre **Récit des jours et veille du livre**, six études originales : *L'Alliance ou l'anti-tragédie*, *Cabale et cybernétique*, *lectures hébraïques et occidentale des chemins du cœur*, *Écrire contre la bête*, *Le Voyant et le prophète*, *Réflexions sur l'apocalypse juive*, qu'elle a fait précéder d'un texte magnifique sur sa théorie de l'écriture et fait suivre d'une réécriture de poèmes d'Ephraïm Mikhaël, dont on lui doit la redécouverte : **Qui s'avance dans l'obscur pour protéger l'écoute**. Malgré la diversité des sujets abordés par l'auteure, on peut déceler dans sa démarche une certaine unité due à la récurrence du thème de l'opposition entre l'hébraïsme et la pensée occidentale telle qu'elle s'est exprimée dans l'hellénisme et les Lumières. Pour Monique Lise Cohen, l'Occident c'est essentiellement la négation de Dieu comme le montre la tragédie grecque qui présente l'homme solitaire face à la fatalité, ou les Lumières qui en prônant le culte du cœur, ont exclu le divin du monde, laissant l'homme livré à lui-même.

L'hébraïsme par contre, est fondé sur l'Alliance entre l'homme et Dieu et cette Alliance est conçue comme une loi qui permet de fonder une société juste, en rejetant la compassion et « l'indifférence de l'universel » et en offrant au sujet « la possibilité de dire Je ». C'est cette valorisation de la singularité qui expliquerait la judéophobie des philosophes des Lumières et de l'Occident en général, selon Monique Lise Cohen, qui étaye ses thèses de référence des penseurs célèbres : Jean Baufret, Jaspers, Husserl, Hanna Arendt, Levinas ou à son discret maître à penser Jean Zacklad. Pour énoncer ses idées, l'écrivaine a écarté le style abstrait propre aux écrits théoriques au profit d'une écriture harmonieuse et agréable. Ces qualités ne doivent pas empêcher les rationalistes laïques, dont je suis d'émettre de sérieuses réserves sur la vision négative présentée ici des Lumières, réduites au culte du cœur cher à Rousseau alors que le XVIII^e siècle s'est surtout distingué par le rationalisme, l'esprit critique, la tolérance et l'aspiration à un État de Droit. C'est d'ailleurs par ces valeurs que les Lumières nous apparaissent, plus que jamais, comme le meilleur rempart contre les intégristes de tous bords qui sont en train de plonger le monde dans l'obscurantisme et la terreur.

Jacques Éladan

« VOUS POUVEZ VOUS-MÊMES ÊTRE LE TEXTE ARROGANT D'UN AUTRE TEXTE » (ROLAND BARTHES)

par Bernard Demandre

Journal de deuil, Roland Barthes, Seuil/Imec.

Ce texte posthume de Roland Barthes, journal intime établi et annoté par Nathalie Léger, semble d'autant plus émouvant que son écriture (générée par la forme même du journal intime) ne renvoie pas immédiatement à celle à laquelle l'œuvre nous avait habitués. Nous sommes assez loin du **Degré zéro**, de **Mythologies**, des **Essais critiques**, de **S/Z**, des Cours au Collège de France de cette maîtrise intellectuelle et distanciée de l'écriture et des thèmes abordés, en place d'« un sujet dévasté en proie à la présence d'esprit ».

Ici, au premier abord, nous lisons des plaintes, du déchirement, une propension à la dépression et à la désolation que la mort de sa mère, ce 25 octobre 1977, va provoquer et dont il témoigne dans les pages datées du journal qu'il commence le lendemain même, le 26. Deux années d'une écriture émiettée et « sporadique », qui n'est pas destinée, semble-t-il, à la publication mais où cependant, au fil des jours, Roland Barthes ne se départit jamais de cette maîtrise et de ses capacités d'analyse. Ce texte est précisément la tentative de compréhension d'un deuil, son deuil, en sa volonté non de le résoudre, mais d'en faire l'objet d'une expérience, celle de la perte et de la douleur. Il s'agit de « cerner » ce deuil au double sens de définir et de circonvenir. Ce journal devient alors le lieu de l'acquisition d'un savoir, au centre même d'émotions irrépressibles, et d'un apprivoisement radical de la mort ; non comme une généralité qu'on aurait apprise de l'extérieur, « car, avant, ce n'était qu'un savoir emprunté (gauche, venu des autres, de la philosophie, etc.) mais maintenant, c'est mon savoir ». La page journalière est l'espace de cette expérience par l'écriture.

Le deuil de Roland Barthes n'est pas seulement celui d'une rupture des habitudes, (« *changement de meubles, etc.* »), mais celle « où se redéchire la relation d'amour, le nous nous aimions etc. ». La mort est à proprement dire un désastre de l'amour. Et si le deuil est un constat de « la rupture abstraite de l'absence », il reste paradoxalement cependant « brûlant, déchirant ».

C'est pourquoi il découvre progressivement, au fil du temps, que ce deuil-là établit une différence avec le deuil de la psychanalyse : période plus ou moins transitoire durant laquelle et par laquelle on espère que la douleur va s'user. C'est présupposer la nature continue du deuil, en somme une vie « qui va bien » (et cette culpabilité de continuer à sortir, de faire des rencontres, d'avoir encore des désirs) en surface, mais, au fond, témoigne d'un

« manque absolu » qui, précisément, n'est pas le deuil, mais le « chagrin ». À ce propos, il cite une remarque de D. Painter sur Marcel Proust : « Proust parle de chagrin, non de deuil (mot nouveau, psychanalytique, qui défigure) », puis se reprend lui-même, « ne pas dire Deuil je ne suis pas en deuil, j'ai du chagrin ».

Le chagrin, contrairement au deuil des psychanalystes, ne s'use pas, car il n'en possède pas le caractère continu, mais est soumis à des « élancements », une oscillation « permanente, par à-coups, d'une façon sporadique », ce que Roland Barthes nomme les fadings du chagrin, « brusques et fugitives vacillations, fadings très courts » qui ont pour caractéristiques de ne jamais le faire cesser (pour lequel il n'existerait pas de thérapie) et de signaler, en permanence, « le passage de l'aile du définitif ». À une vie qui malgré tout « irait bien », s'oppose « qu'au fond, en fait, je suis sans cesse, tout le temps malheureux depuis la mort de mam », car le chagrin dure et « le Temps ne fait rien passer ; il fait passer seulement l'émotivité du deuil ».

Le moyen tout de même de continuer n'est pas de s'enfouir dans la solitude, bien qu'il soit sans cesse tenté par elle : besoin de fuir les assemblées, les connaissances, les cérémonies officielles – à cet égard certaines photos du Barthes par Roland Barthes sont significatives –, où « le monde m'assourdit de ça continue », mais de poursuivre le « Travail » qui est l'écriture même : « Je transforme "Travail" au sens analytique (Travail du Deuil, du Rêve) en "Travail" réel – d'écriture ». « Le "Travail" par lequel, dit-on, on sort des grandes crises (amour, deuil) ne doit pas être liquidé hâtivement ; pour moi il n'est accompli que dans et par l'écriture ». Travail qui, paradoxalement, le fait « habiter » sa solitude et le rend heureux.

Au centre même de ce travail (« le chagrin, comme une pierre / à mon cou, / au fond de moi »), le **Journal** témoigne de transformations intérieures et, à la phrase récurrente, « Je veux rentrer chez moi » (et l'une des dernières lignes du **Journal**), il oppose l'écriture de livres en cours dont, principalement, **La Chambre claire** qu'il évoque à maintes reprises, à l'occasion du tri des photos de sa mère, et des projets, dont cette *Nova Vita* ou l'annonce d'un roman à venir : « Avant de reprendre avec sagesse et stoïcisme, le cours (d'ailleurs non prévu) de l'œuvre, il m'est nécessaire (je le sens bien) de faire ce livre autour de mam », ce en quoi (comme à maintes reprises) il rejoint Proust, qui l'accompagne dans le **Journal**, jusqu'à en écrire quelques pastiches :

« 16 février 1978 / Ce matin, encore la neige, et à la Radio des lieder. Quelle tristesse ! – Je pense aux matins où, malade, je n'allais pas en classe et où j'avais le bonheur de rester avec elle », pour retrouver un peu de cette vie antérieure mais fragmentée, devenue déjà un espace d'Écriture et, en même temps, sa difficulté face au « retentissement éclatant » du deuil, , comme « Épreuve majeure, épreuve adulte, centrale, décisive ».

Voir aussi en p. 26 et 27 les journées Barthes organisées au Théâtre-Poème.

Lgo n°03

Lgo n°03, <http://www.legrandos.com>.

Ils ne sont pas nombreux, fort heureusement, à se partager le grand os numéroté 03. Et c'est, je le remarque d'emblée, André Gache qui rogne la plus grosse part, à grands coups de « chwork » et autres croquements de textes mal léchés. Pour l'avoir publié dans ma collection « Vents Contraires » (**Karakététés par les pieds**, 2007), je tiens à rectifier un détail de la « bibliographie sélective » apparaissant ici : VOIX éditions ne sont pas installées à Strasbourg, mais à Elne (66). Revenons à notre os. À un bout, il y a l'odeur succombante du chien, le chien d'Antoine Brea en compagnie de la folle du premier. Brea les abandonne bien vite à leur triste sort pour aborder sérieusement la science vraie des rêves, en 10 chapitres démonstratifs. Les « chwork » assourdissants de Gache le réveillent. L'os est malmené de plus belle. Ses éclats coïncent dans la gorge. Faut raturer, changer de typo, rajouter un peu de gras, compresser. Le « O » passe mais pas le « T » qui se plante dans le larynx, sans parler du « M », d'un extrait du « Ça » et du garçon recousant des oreilles à des ellipses en caleçon. Gache a le chic pour se trouver les pires ennuis. C'est plus digeste pour Patrick Dubost, occupé à digérer à son rythme sept objets de prose tranquille – lui aussi a publié chez VOIX éditions, mais pas plus à Strasbourg que l'André Gache –. En bout d'os, Marc Perrin *incarne et chante neuf*. Le grand os, c'est le fémur de la langue. Par quoi elle tient debout. Les poètes y font et refont mille tours avec la grammaire leur compère pour nous le rappeler. Un CD, empli des voix d'André Gache et Patrick Dubost est fourni avec l'os.

Alain Hélimsen

IN MEMORIAM CLAIRE LEJEUNE

par Malou Garant

Cahiers internationaux de symbolisme : numéro spécial consacré aux Actes du Colloque *Tempo di Roma*, d'Alexis Curvers, rassemblés par Catherine Gravet.

Décrire les liens secrets qui nous unissent à un livre, c'est en somme commencer notre autobiographie. (C.G.)

Ce dernier Numéro spécial (2008) des *Cahiers internationaux de symbolisme* qui s'ouvre sur l'*In memoriam Claire Lejeune* est spécial en effet. Dès les premières pages, photographiée devant sa porte désormais close, nous sourit une grande dame qui, *encourageant tout un chacun à s'initier à soi-même*, aimait tant *faire se rencontrer*, et que j'entends encore tristement m'avouer n'avoir désormais plus que pour elle-même bien peu de temps. Le triple portique à la De Chirico dessiné, en couverture, et l'ombre d'un grand pin comme on en voit sur la via Appia symbolisent donc aussi ici l'importante « œuvre ouverte » et la sollicitude des engagements de celle qui fit de *l'écriture, sa lumière quotidienne, discipline de bonheur* (merci Danielle Bajomée et Martine Renouprez de si bien nous le dire)...

Actes du Colloque organisé à l'Academia Belgica à l'occasion du cinquantenaire de Tempo di Roma

Tout en sachant bien qu'on peut toujours racheter du neuf ou fréquenter les bouquinistes, je me suis prise au jeu de classer les intervenants en deux catégories : les « conservateurs » (qui ne perdent pas leurs livres et qui ont pu lire l'œuvre dans les années soixante) se réfèrent à l'édition originale ; la plupart des autres, faute de recul, la découvrent comme vierge dans sa réédition de 1991.

Je suggère que l'on commence, en bonne chronologie, par la *réception de Tempo di Roma dans la presse francophone*, un recensement dû à l'éditrice qui a aussi été extrêmement attentive, tout au long des *Cahiers*, à compléter ou éclairer de notes circonstanciées les communications qu'elle a rassemblées. Elle a fait ici un travail considérable, méticuleux et prévenant. Exemple : en publiant *in extenso*, en annexe, le brouillon de la lettre à David Scheinert (qui, sept ans après la parution du roman, en avait fait un chapitre critique) elle laisse à Alexis Curvers lui-même le soin d'affiner l'analyse de Nicole Rocton venue parler de *Sir Craven, les leçons de l'Éclésiaste et la tentation homosexuelle* alors que quatre lignes de cette même lettre auraient suffi à courtoisement confondre, notamment, les trois lectures d'Anne

Morelli. Je ne résiste pas au plaisir de les transcrire car la phrase que je souligne s'adresse à bien des intervenants : *Il me paraît peu digne de vous de m'imposer certaines réflexions que je prête expressément à certains de mes personnages, et d'escamoter pour les besoins de la cause les réflexions tout opposées que je mets non moins expressément dans la bouche de certains autres. Je ne suis pas Jimmy. Et je suis encore moins le pape...* (Lettre du 23 janvier 1961)

Parmi les vingt-deux invités au juste milieu desquels, par un heureux hasard alphabétique, se trouve Catherine Gravet (initiatrice du projet, présentatrice et éditrice du recueil) je m'étonne, tout en me réjouissant de la diversité des participants, de ne voir figurer aucun professeur des universités de Rome ou Liège. Elles sont pourtant l'une et l'autre dignement représentées par Auguste Francotte évoquant l'*Œuvre évanouie d'Alexis Curvers, qui parlait comme il écrivait*, nous dit-il. Il ne faut pas manquer de lire avec attention les pages riches d'informations précieuses de ce témoin fidèle (qui définit si bien ce qu'*arianisme* pour son ami veut dire) même s'il ne parle pas du roman après la parution duquel Alexis, à l'en croire, découvre peu à peu le *fond tragique de l'existence*.

Curieusement aux deux bouts de la table... des matières où les conversations se mêlent, le jeune Paul Aron et le très respectable Marcel Voisin venus tous deux de Bruxelles confient l'un à Hergé, l'autre à Théophile Gautier le soin d'éclairer leur lanterne. Rigolo chez le premier, moins étonnant – et plus sérieux – (si on en a lu **Le Soleil et la nuit**) chez le dernier, ce recours au connu comme moyen d'approche (qui rassure et parfois surprend par le tracé de parallélismes divergents ou convergents) est tout compte fait, une manière sympathique d'accueillir un nouveau venu dans un cercle de poètes disparus. Marcel Voisin n'a pas manqué d'inclure dans le sien Claire Lejeune, elle-même citant Shiller (« *c'est par la beauté qu'on parvient à la liberté* ») et la question finale : *qu'eût pensé, dit ou écrit Alexis Curvers s'il avait lu attentivement Théophile Gautier ?* nous rassure que voilà notre cher romancier, à peine arrivé, bien intégré !

La Rome de Curvers

Philippe Simon de Paris IV a, quant à lui, comparé Rome chez Curvers à la **Roma** de Palazzeschi, un livre paru quand Alexis achevait le sien (et qui avait fort heureusement déçu Marie Delcourt, nous signale en annexe l'éditrice). L'exercice, distrayant, nous vaut quelques bonnes remarques. J'ai retenu celle-ci comme une suite, à la troisième personne, des lignes d'Alexis, citées plus haut : *Au-delà du pittoresque, de l'anecdotique, du culturel, la Rome où vit Jimmy et qu'il « ressent », mystérieuse et labyrinthique, est autrement plus*

complexe, plus intériorisée aussi : elle est un miroir trouble dans lequel il se mire et où il apprend à se connaître et à vivre sous le regard plein d'humour, volontiers provocateur et paradoxal de Curvers. C'est là un trait tout à fait original du roman.

S'il est beaucoup fait allusion au titre, je m'étonne que personne n'ait poussé l'analyse pour en saisir le sens et la portée symbolique. Quel beau titre pourtant ! Avec comme point de départ, l'étrangeté d'une peinture encore mal connue (l'ignorance du nom suffit à le prouver) et dont la description évoque bien plus un Delvaux ou un Magritte que les froids glacis de l'aristocrate apatride qui, de son propre aveu *n'aurait jamais peint un tel tableau... jamais mis un tel titre* (c'est Valérie Nahon qui le cite) mais conclut, dédaigneux : *C'est plutôt un « Chirico », vu à travers les lunettes déformantes des Surréalistes et de Jean Cocteau.* Yves Caldor, résolument « moderne » (au vu de ses références à Ben Jelloun, Makine, Maalouf, Mendoza, Pamouk, Roudaut, d'où Rodenbach émerge comme de **Bruges la morte**) a fort bien compris comment *s'éloignant d'un lieu pour se rapprocher d'un autre, le protagoniste diabolise son pays natal pour pouvoir le quitter sans nostalgie, pour arriver à vivre ailleurs.* C'est moi qui souligne (comme je souligne – petite revanche de professoressa – dans le mot de la fin en pirouette *Sono piu furbi che noi*, une faute que faisaient toujours mes élèves !). C'est peut-être Nicole Rocton de l'Université de Haute Alsace qui a le mieux cerné ce que j'ai cru trouver dans le roman. Parti à la rencontre de ce qui, comme par « hasard », l'attend *devant le garage, à la terrasse du bar de la via Flaminia*, un « petit type » rencontre « l'homme qui l'attend », qu'il attend d'être : c'est l'histoire toujours recommencée, le *Complexe du homard* dans une Ville éternelle, le temps d'un roman au tempo un peu fou, *tempo romanzesco, Tempo di Roma...* Rome, lieu idéal de toute *transsubstantiation* (mot que j'emprunte à Morgane Leray, et qui n'aurait pas manqué de faire bondir ici Alexis !), un si bel endroit pour mourir, disait l'Américain de Fellini, bel endroit aussi pour naître à soi-même ! Mais s'il faut que « meure » le père pour que l'enfant grandisse, il fallait bien tuer sir Craven, bien sûr sans *nulle trace de sang*, tout en conservant, ô suprême bonté de l'auteur, le don de l'héritage...

Me voici en passe de révéler manques et désirs de ma secrète autobiographie (Catherine Gravet l'avait prédit !) : il est temps que je me retire de cette « auberge espagnole » où chacun, comme moi, peut se donner *par la grâce de la beauté, la liberté de s'initier soi-même...*

Deux mots encore : il ne faut absolument pas manquer la **Chevauchée fantastique**, admirablement écrite, de Maurice Delcroix et le délicieux sonnet de Paul Dresse, cadeau d'Andrée De Bueger !

UN LIVRE MAJEUR



Au Théâtre-Poème,
lundi 20 avril 2009, à 20h30,
à l'occasion de la parution
chez Actes Sud de son roman

Les Hautes falaises

Jean-Paul Goux

s'entretiendra avec Jacques Cels
et Christophe Van Rossom

lectures : Monique Dorsel

Un architecte, c'est quelqu'un qui veut bâtir, organiser l'espace, le structurer, le *comprendre*, au sens le plus ancien de ce verbe. Qu'est-ce d'autre qu'un écrivain, pour Jean-Paul Goux, sinon un être, dévoré par un sentiment inextinguible de beauté, et soucieux d'architecturer la langue de telle façon qu'un sentiment violent s'empare de son lecteur ?

On s'en souvient sûrement, le narrateur (qui n'était pas nommé) du précédent roman de Goux, *L'Embardée*, était un architecte. Malheureux à l'idée qu'un appartement familial auquel étaient attachés tant de souvenirs disparaisse bientôt, il s'était décidé à écrire des lettres que sans doute il n'enverrait pas.

On le retrouve ici, dans *Les Hautes falaises* (sous-titré *Les Quartiers d'hiver 2*) et il porte cette fois un prénom. Il s'agit de Simon. Simon qui n'écrit plus, mais qui parle avec fièvre, à ses amis, car Bastien, un compagnon d'enfance a manifesté le désir de le revoir.

S'il ne s'agit pas ici d'épuiser toutes les richesses de ce beau roman, signalons tout de même qu'à l'image de son auteur, qui ne cesse d'approfondir ses interrogations sur cette *forme-force* qu'est la prose romanesque (qu'il a du reste magnifiquement théorisée dans plusieurs essais, dont *La Fabrique du continu*).

Qu'est-ce que la fascination ?

Comment un être peut-il, sans malveillance d'ailleurs, se mettre à exercer un ascendant sur un familier ? Effet de subjugation qui n'est pas bien sûr sans métaphoriser l'attraction que peuvent exercer sur nous les grandes œuvres de beauté... Le désir est une puissance dont on a peut-être pas assez noté qu'elle intéressait non moins Jean-Paul Goux. Il y a dans toute son œuvre, comme le plus souvent chez ses personnages, un irrépressible désir d'*aller vers*. De marcher, d'occuper, en mouvement, l'espace, de la même façon qu'écrire, au sens où Goux l'entend, c'est occuper la page. Pour qui a eu la chance de contempler ses manuscrits, la chose est évidente : Goux ne supporte pas le vide, il éprouve – il l'a déjà confié d'ailleurs – un grand sentiment de satisfaction à l'idée de pouvoir couvrir presque intégralement, sans marges, la page de son écriture serrée, concentrée. Emplir la page, ne rien céder au néant, ni au hasard. C'est que pour Goux, l'élaboration d'un roman digne de ce nom se distingue radicalement de toute autre démarche littéraire et de la poésie en particulier, qui semble miser sur *l'instant*, quand le roman prendrait plutôt quant à lui en charge les problématiques du temps et de la durée.

Les Hautes falaises l'illustrent une fois de plus avec brio. La voix ne trouve pas de repos. Éminemment *présente*, elle va – pour le plus grand bonheur de ses lecteurs, qui savent que la prose narrative de Goux incarne une des tentatives les plus accomplies de renvoyer à un néant dont rien n'aurait dû l'arracher la pacotille romanesque psycho-sociale, dont la pauvreté du lexique et du phrasé n'ont d'égalés que la veulerie du propos ou l'indignité de la pensée.

Christophe Van Rossom

LE POÈME, CRI DE VIE



Au Théâtre-Poème,
samedi 25 avril 2009, à 17h,
en partenariat
avec le Cercle de la Rotonde,

Pascal Leclercq, Jac Vitali
et **Philippe Lekeuche**

seront présentés et s'entretiendront

avec Marie-Clotilde Roose

Pascal Leclercq

Né à Liège en 1975, philosophe de formation, ce poète, auteur d'une dizaine de recueils percutants, est aussi novelliste, écrivain pour la jeunesse, romancier, journaliste, traducteur... Il a coordonné les deux premières éditions de la Nuit de la Poésie de la Foire du Livre de Bruxelles. Depuis quelques années, il collabore avec des artistes comme Paul Mahoux et Jac Vitali. C'est avec ce plasticien et créateur de compositions instrumentales, de bandes sonores originales, que Pascal Leclercq a publié *Un bâton*, dont Jac Vitali a réalisé l'iconographie et le CD (éd. La Dragonne). Un beau succès que ce livre, dont l'éditeur, Olivier Brun, sortira bientôt le petit frère, *Animaux noirs*. Car il s'agit presque de cela, une histoire de jumeaux passant par la Langue, jouant avec le gouffre originel : *depuis toujours le vide se fait / puis tend la main je l'agrippe / ainsi je suis le ventre de ma grossesse / et l'enfant que je mets au monde / me capture / m'accroche*. L'écriture de Pascal Leclercq, très physique, imagée, s'alimentant constamment au végétal et à l'animal, confronte l'humain à ses limites, à ses terreurs et ses absurdités, mais aussi à ses tendresses et pudeurs. La découverte de cette poésie originale se fera grâce à une performance opérée par l'auteur, en début de rencontre, avec des manipulations sonores de Jac Vitali.

Philippe Lekeuche

Poète né à Tournai en 1954, auteur d'une douzaine de recueils parus chez Cadex, Les Éperonniers et Jacques Brémond, il a aussi publié de nombreux articles critiques, parmi lesquels des écrits sur Rimbaud, Dostoïevski, tout en dirigeant des recherches sur Hölderlin et Mallarmé. En 2007, *Le Feu caché* paraît aux éditions des Vanneaux avec de « merveilleux nuages » ponctuant les quatre pôles du recueil, précédé par *Le Plus fou des hommes*, au Taillis Pré. Nul doute que celui-ci désigne le poète : *ce clown entre les dents d'un âne / Ni salaud, ni saint, homme à la parole effritée* – se demandant avec effroi : « Pourquoi la poésie ? » Son univers coule avec autant de force fluide du registre des vers classiques aux vers libres, pour évoquer les sujets qui le hantent. A contrario de la logique, le poème se présente comme « exacte erreur où le vrai se déchire », « foi aveugle qui nous fait avancer », « bête, marchant à l'instinct », cruelle lucidité qui marche comme un funambule sur un fil d'espérance, dessus le gouffre. *Pas à pas, poème, ô toi qui m'éloignes / Ta présence un asile / J'y mets tous mes fous*, écrit Philippe Lekeuche. Refus radical des refuges de la bonne conscience ou de la sagesse toute théorique, rejet des médiocrités ou hypocrisies des puissants, révolte nouée à une foi viscérale en un Très-Haut allant très bas, jusqu'à la porte des ordures, les poèmes de Philippe Lekeuche sont un cri « à l'envers de nous », pour qu'« au beau milieu de la terreur », le sujet « advienne issu de l'ancien but » (*Le Feu caché*), cette fois de la mort vers la vie ?

Marie-Clotilde Roose

DU YOURCENAR À VIF



Au Théâtre-Poème,
du mercredi 22 au mercredi 29 avril
2009, à 19h,
relâche le dimanche et le lundi,

Marie-Madeleine ou le Salut

de Marguerite Yourcenar

par AURORE LATOUR

dramaturgie : MICHÈLE GOSLAR

mise en scène : MONIQUE DORSEL



Aurore Latour

Marie-Madeleine ou le Salut révèle la passion telle que Marguerite Yourcenar l'entendait et plus encore telle qu'elle l'a vécue. S'inspirant d'une tradition déviante signalée dans la **Légende Dorée** et aussitôt rejetée par son auteur, Marguerite Yourcenar fait de Marie-Madeleine la fiancée de Saint Jean qui l'abandonne le jour de ses noces pour suivre Jésus. Mais ici, ce « pâle fiancé aux mains toujours jointes » qui fuit les prostituées et les filles de ferme, que Dieu (« ce pis-aller des solitaires ») aime, est présenté avec l'orgueil d'un Hippolyte et sous les traits d'une « âme aux longs cheveux cour(ant) vers un Époux », « transfuge incapable de préférer une femme à la poitrine de Dieu ». Née Marie, la jeune femme offensée devient très vite Madeleine. « Je m'appelle Marie : on m'appelle Madeleine » sont ses premiers mots. D'autres suivent qui disent tous le double rejet : de l'amour d'abord, ensuite de la passion. Ils disent la double trahison qui consiste à n'aimer que le corps ou que l'âme « de sorte », explique l'ancienne fille de joie – et Yourcenar à travers elle –, « qu'une moitié de moi n'a pas cessé de souffrir » et qu'elle n'a connu des joies que « leur part de malheur, la seule inépuisable ». Et finalement d'avouer que Dieu l'a sauvée... du bonheur !

On retrouve là Yourcenar telle qu'elle fut durant sa vie entière : exclue du bonheur, revendiquant la souffrance comme une sorte de victoire sur la banalité et la médiocrité « J'échappe aux routines du ménage et du lit... »

Michèle Goslar

La Presse

« Je m'appelle Marie : on m'appelle Madeleine. » Toute la dualité du texte de Yourcenar s'annonce et se met en place dans ce premier énoncé. La fiction d'une fiancée abandonnée le soir de ses noces par celui qui deviendrait le disciple bien-aimé et l'écrivain de l'Apocalypse, devient ici la fable ambiguë qui ne fait interférer l'âme et le corps que pour mieux les séparer puis les confronter pour se retrouver dans un sentiment de perte totale, de naufrage entre deux absolus. À voir et revoir. À lire et relire.

Luc Norin, *La Libre Belgique*, 22 novembre 1999

LA VÉRITÉ ÉTAIT À CE PRIX



Au Théâtre-Poème,
lundi 27 avril 2009, à 20h30,
à l'occasion de la parution
à *La Différence de son essai*

Salomé ou la tragédie du regard,
Oscar Wilde, l'auteur, le personnage

Frank Pierobon

s'entretiendra avec

Véronique Bergen

et Jacques De Decker

La tragédie **Salomé** est une *hapax* dans l'œuvre de Wilde : écrite directement en français, sur un sujet biblique, dans un ton sérieux, tragique. L'idée d'analyser cette pièce si singulière m'était tout d'abord venue il y a une bonne dizaine d'années, en illustration de ma propre interprétation de la **Poétique** d'Aristote – comment écrire la plus belle des tragédies ? – qui a été publiée en 2008 sous le titre de **L'Humanité tragique – contribution à une phénoménologie de l'écriture**, aux éditions du Cerf. Mais d'emblée, ce premier propos a débordé de toute part, parce qu'Oscar Wilde, dans ce texte-là, se révèle un penseur, un dramaturge et un poète exceptionnel. En prenant très au sérieux la textualité même de sa tragédie, j'ai pu prendre la mesure de ce que Wilde avait intuitivement compris l'essentiel des antiques manières de voir ; pour les Grecs en effet, le regard émet des rayons visuels, tout comme, pour eux, le soleil, de même que la lune, très présente dans l'œuvre, est un regard divin, qui voit et qui éclaire. Et pour les Grecs encore, la beauté est irradiante, lumineuse, « regardante »... Tout est affaire de regards, la beauté, la honte...

La vérité plus forte que la mort

Changeant de langue, Wilde contourne ce qu'on attend ou l'on espère – le joli, le facile, le convenu – et va au vrai. Changeant de sujet, il va à l'essentiel : la beauté qui tétanise, le désir qui détruit et consume, l'omniprésence de la corruption. Changeant de genre, optant pour le tragique, il passe outre le détail historique, les conventions, les bondieuseries, et fracasse la divinité grecque, toute de jeunesse innocemment criminelle, contre l'abîme ouvert par un Dieu jaloux, qui ne peut s'entendre que du fond des déserts, d'où sortent les prophètes comme autant de scorpions convoqués par la foudre. Avec une sûreté de main qui laisse pantois, Wilde accumule l'énergie tragique jusqu'à la déflagration finale. Wilde avait parfaitement compris que le tragique n'est pas seulement l'affaire du théâtre, mais qu'il est surtout celle d'une vie dont l'impossibilité cruelle – l'homosexualité sous Victoria – ne peut se dénouer que de par un coup de tonnerre. Peu avant le drame du procès suicidaire qu'il intenta au père puissant et retors de Bosie, son amant, Wilde disait à André Gide ce qu'il pensait de la prudence qu'on lui conseillait : « La prudence ! Mais est-ce que je peux en avoir ? Ce serait revenir en arrière. Il faut que j'aille aussi loin que possible... il faut qu'il arrive quelque chose... quelque chose d'autre... » Wilde jouait en virtuose de son rôle de dandy dans cette comédie sociale dont il n'y a pas d'auteur. Mais il lui fallait à tout prix un dénouement. Il s'essaya d'abord à l'écriture d'une tragédie et pour son malheur, il la réussit totalement. Mais cette tragédie aboutit sans que lui-même, son auteur, n'ait avancé d'un pouce. Enclenchant de lui-même, en bon connaisseur du tragique, la machine qui allait le broyer, Wilde s'est fait la victime concrète d'un théâtre enfin réel, le *tribunal*. L'allumette ne flamboie que pour s'éteindre.

Frank Pierobon

LES DÉFIS DE GONZALÈS

UN THÉÂTRE DE LA TENDRESSE ET DE LA CRUAUTÉ



**Au Théâtre-Poème,
du mardi 21 avril au samedi 2 mai 2009,
à 20h30, dimanche 26 avril, à 16h,
relâche le lundi,**

une création

La Femme à deux têtes

Marie-Madeleine ou le Salut
de Marguerite Yourcenar
Lamento de Salomé
de Frank Pierobon

par CHARLES GONZALÈS
mise en scène : CHARLES GONZALÈS

Que serait devenue Salomé au lendemain de cette danse, si l'on devait suivre la leçon de l'évangile ? Et plus généralement, que devient une jeune fille dont la beauté est à ce point intense qu'elle en devient dérangeante, au point qu'un Roi se commet en des promesses inconsidérées ? En gardant cette unique prémisse, latente chez Matthieu et exaltée chez Wilde, je me suis évertué dans ce **Lamento** à faire revivre une femme qui survit à sa beauté dont le destin est de passer, et qui se dégage peu à peu de cette capture hypnotique ; son éclat saisit tous ceux qui l'approchent et lui était également comme une hébétude... Est-ce que la beauté migre de la peau vers l'âme ? Ou bien était-ce la marque de l'innocence à même la peau tandis que l'amertume embaume dans un souvenir ressassé regrets et remords en un bouquet funèbre ?

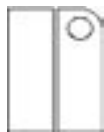
Née de sa proposition, cette Salomé dont je charge Charles Gonzalez – et j'ai conçu mon texte comme un envoûtement fatal – se questionne jusqu'à la torture sur cette malédiction absolue qu'est la beauté, belle pour tous sauf pour soi-même. Jusqu'à la torture, oui, parce que la beauté appelle sans donner aucun moyen de répondre. Mais jusqu'à la rédemption, quand cette beauté cesse d'être l'obstacle pour devenir le moyen d'un indispensable dépassement, car la kénose – cette acceptation sans recul possible de la plus grande vulnérabilité – fait partie du savoir dont la femme est toujours déjà faite.

Frank Pierobon

« **La Femme à deux têtes** est la finalisation de ce travail sur la féminité dans le corps masculin que j'ai entrepris avec Camille Claudel, Thérèse d'Avila et Sarah Kane. Ce nouveau spectacle est la réunion de deux textes qui se suivent. **Marie-Madeleine ou le Salut** de Marguerite Yourcenar et **Lamento de Salomé**, un texte écrit par Frank Pierobon à la suite d'une représentation de **Marie-Madeleine** au festival Scènes à Seneffe à laquelle le philosophe avait assisté en août 2008.

Marie-Madeleine, je l'ai pensée dans ce travail comme un saumon, épuisé, qui remonte le fleuve jusqu'à la source pour y mourir... Salomé, elle, morte avant même que de vivre restera comme figée par sa danse de tête comme une voix mal placée sur un plateau lumineux... La première donnant naissance à la seconde allant jusqu'au pays des morts dans un songe où elle se dissoudra... Une illusion, un fantôme, une poupée peinte, dira-t-elle, qu'on a tous un jour égarée en chemin et qui attend... »

Charles Gonzalès



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 3 mai, à 16h,
représentation unique et exceptionnelle
de la « Pentalogie » de Charles Gonzalès**

Charles Gonzalès devient Camille Claudel, Thérèse d'Avila, Sarah Kane et La Femme à deux têtes

par CHARLES GONZALÈS
mise en scène : CHARLES GONZALÈS



Charles Gonzalès

« Il s'agit de dépasser l'interprétation théâtrale afin de la transformer en une performance qui devient elle-même une œuvre à part entière. Le corps, la voix, la pensée, se lèvent alors du livre et se font humains »

Charles Gonzalès

La Presse

Plus la soirée avance et plus on est scotché à ce déluge de paroles porté par un corps qui, mine de rien, se transforme à chaque étape, sans jamais chercher à se faire passer pour femme. La performance est fascinante, exigeante dans sa durée totalement cohérente dans son passage de témoin entre les trois femmes. On y parle d'art, d'argent, de Dieu, d'amour, d'espoir mais aussi de foot, de rock, de poésie. On y entend Édith Piaf, Mike Brant (chez Thérèse d'Avila !), Jésus & Mary Chain et les Sex Pistols. On y est secoué, interrogé, choqué, surpris, touché. On rit aussi. Charles Gonzalès boucle magistralement la boucle de ce parcours dans l'âme humaine et son éternel besoin d'absolu.

Jean-Marie Wynants, *Le Soir*, 8 septembre 2007

APRÈS LE OUI DE MOLLY (JOYCE), LE OUI DE BECKETT



**Au Théâtre-Poème,
du mardi 5 au samedi 30 mai 2009, à 20h30, les jeudi 7, 14, 21 et 28, à 19h,
les dimanche 10, 17 et 31, à 16h, relâche les lundi 11, 18 et 25,**

Oh les beaux jours de Samuel Beckett

par MONIQUE DORSEL dans le rôle de Winnie et CHARLES GONZALÈS dans celui de Willie
mise en scène : CHARLES GONZALÈS



Monique Dorsel
photographiée par Joanna Van Mulder



C'est pour tout le mois de mai que le Théâtre-Poème met à l'affiche le spectacle qui doit clore en beauté la saison 2008-2009. Un spectacle exceptionnel qui réunira le comédien Charles Gonzalès, ici aussi metteur en scène, et Monique Dorsel. La pièce s'avère un authentique monologue intérieur où se retrouvent les thèmes majeurs de Beckett. Winnie, ayant perdu l'usage de ses jambes, est fixée à jamais à la terre. Il ne lui reste que la parole qui explore sa solitude, interroge le monde, s'inscrit au bord de tous les abîmes, de tous les vertiges. Un magnifique hymne à la vie.

Le spectacle créé l'été dernier aux Rencontres d'été d'Houlgate en France et en Roumanie y avait rencontré un immense enthousiasme de la part du public et de la presse.

Le mot du metteur en scène

Au début de la pièce, Winnie est à moitié enterrée dans un mamelon, avec un sac à main à sa gauche, et une ombrelle à sa droite. Willie est caché derrière le mamelon et dort. Une sonnerie se fait entendre et après un certain temps, Winnie se met à parler...

Il y a le résumé officiel de la pièce.

Mais voilà, ensuite, il y a ce qui ne s'explique pas, ce qui n'est pas rationnel, ce qui ne peut rentrer dans aucune des catégories et qui fait partie du voyage, de l'imaginaire et de la rencontre !

La rencontre entre un metteur en scène, une actrice et un texte.

Alors, ici, nul accessoire, aucun décor, une simplicité d'apparence et un travail acharné, un respect, une dévotion, une fidélité au texte de Samuel Beckett, et le corps et la voix de Monique Dorsel.

Lorsque je lui ai proposé de jouer le personnage de Winnie, je savais que cette immense artiste était bien plus qu'une comédienne, une fée de la scène qui sait remplir un espace vide par sa seule et unique présence construite au fil des années par l'amour du texte, ses secrets et ses chemins obscurs. Je savais aussi qu'elle avait interprété Molly Bloom du grand Joyce d'une manière magistrale il y a de cela plusieurs années !

Quoi de plus naturel que de continuer la route avec Winnie ?

Nous savons tous les rapports étroits qui unissaient Joyce à Beckett.

Notre version de **Oh les beaux jours** est une

histoire, l'histoire d'une rencontre, celle de deux êtres, deux êtres qui se rejoignent dans la régression, le jeu, l'affirmation du *je*, le désir farouche de s'inscrire dans une pérennité, celle du théâtre comme une lande irlandaise fouettée par ce vent aigu que l'on nomme verbe et qui fait se pencher les êtres vers le sens, le sens des choses, des mots, de leur signification et de leur espoir.

Celui aussi de comprendre le fonctionnement de l'humain sans jamais s'y attarder, « mine de rien », le temps d'une opérette et puis de s'enfuir vers le pays du sourire, celui où l'on pleure de joie en contemplant le lever du jour, assis sur le rivage en contemplant pour la première fois la mer au-dessus de laquelle planent ces mouettes aux cris de cornemuses, comme le tocsin des clochers de Dublin...

Mais de quelle rencontre s'agit-il ?

Charles Gonzalès

La Presse

Le comédien Charles Gonzalès – qui triomphe avec **Charles Gonzalès devient Camille Claudel** au théâtre des Mathurins, grand fauve de la scène, rôdait depuis longtemps autour de Winnie, figure centrale de **Oh les beaux jours**. Sa rencontre avec Monique Dorsel, directrice du Théâtre-Poème de Bruxelles fut décisive. Il tenait son héroïne, ou sa proie... Gonzalès va dépouiller la pièce au-delà même de la volonté de l'auteur. Dorsel – qui fut l'inoubliable Molly Bloom porteuse du grand monologue de **l'Ulysse** de Joyce – se livre à nous, déchirante, pendant qu'elle lutte avec et contre le temps dans un monde mourant dont l'impressionnante bande-son impose la présence. Mais surtout, et là est la dimension nouvelle apportée à la pièce, la force de Winnie s'impose. Jubilatoire oui, il faut le dire, ses adresses à Willie, voix invisible que son énergie tient en vie, en survie, peu importe : par le verbe, Winnie re-crée tout. Le corps et la voix de Monique Dorsel au service d'un texte que le travail, le talent des deux protagonistes dépouillent jusqu'à l'os. Il faut signaler la beauté des lumières qui, à plusieurs reprises, auréolent, métamorphosent l'héroïne toute blanche, cernée de noir. Salle comble, public suspendu, chacun sut que nous venions de vivre un moment exceptionnel, à garder comme un précieux caillou blanc.

www. La Théâtrothèque, août 2008

AUTOUR DE SAMUEL BECKETT



Au Théâtre-Poème,
samedi 9 mai 2009, à 13h30, une table ronde

Quatre voix pour célébrer Samuel Beckett

avec Danielle Bajomée, Dany-Robert Dufour,
Pierre Laroche et Jacques Sojcher

animation : Monique Dorsel



Charles Gonzalès et Samuel Beckett, en 1982

Une esthétique de la disparition ? par Danielle Bajomée

Danielle Bajomée est enseignante et chercheuse. Vice-présidente de la Section de Philologie romane, elle a aussi enseigné à Dakar, à Sfax, au Maroc, où elle a fondé le Groupe de Recherches sur l'Interculturalité.

Dès son premier livre, **Duras ou la douleur**, s'imposent une grande pénétration du texte. Il s'agit déjà de « Penser le féminin », comme Claire Lejeune l'y a invitée dans un des *Cahiers internationaux de symbolisme*. Pierre Mertens est également un de ses sujets d'investigation : en résulte le vaste ensemble critique choral appelé **Pierre Mertens l'arpenteur**. Quant à Georges Simenon, elle lui a consacré un essai particulièrement éclairant, **Simenon, une légende du XXe siècle**.

Cette vaste curiosité littéraire, qui alimente une dizaine d'ouvrages individuels ou collectifs, une quarantaine d'articles, dont un passionnant **Beckett devant Dieu** (*Les Lettres romanes*), se caractérise par une approche à la fois rigoureuse et personnelle, où l'affect intervient, mais jamais au prix de l'analyse et de la démythification. C'est donc avec toute la passion qui la caractérise et toute sa rigueur que Danielle Bajomée interviendra au Théâtre-Poème pour évoquer Beckett.

Buffet ouvert dès 12h

Beckett, la vision enfin par Dany-Robert Dufour

Un autre point de vue nous sera donné par Dany-Robert Dufour qui fut, au Théâtre-Poème, en 1999, le metteur en scène d'une nouvelle de Beckett, **L'Expulsé**. « Le narrateur de **L'Expulsé**, écrivait Dany-Robert Dufour, est déjà, comme le sera encore plus radicalement celui de **L'Innommable**, un narrateur dédoublé. Dédoublé entre un sujet qui parle pour exister et un autre qui commande ironiquement les efforts vains du premier. Ce second n'hésitant pas à prendre le lecteur à témoin de l'inconsistance du premier. Nous sommes au cœur de l'étrange miracle de l'écriture beckettienne : une tragédie s'écrit, mais dont chaque instant est irrésistiblement comique. » Pour Dany-Robert Dufour, le texte beckettien fonde toute la question de l'homme moderne dans sa quête d'identité, dans son rapport à lui-même et au monde.

Dans **Folie et Démocratie**, qu'il publia en 1996 chez Gallimard, il consacrait un chapitre à une lecture du roman de Beckett, **L'Innommable**. Ses trois derniers essais parurent chez Denoël, **L'Art de réduire les têtes** en 2003, **On achève bien les hommes** en 2005 et **Le Divin marché** en 2007. Dany-Robert Dufour est philosophe, professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris 8, et directeur de programme au Collège international de philosophie.

Ayant enseigné régulièrement à l'étranger, en particulier au Brésil, Colombie et au Mexique, il s'éloignera ici un peu du cœur de son travail qui porte principalement sur les processus symboliques et se situe à la jonction de la philosophie du langage, de la philosophie politique et de la psychanalyse.

Lucky par Pierre Laroche

Pierre Laroche, qui avait créé en 1957, dans une mise en scène d'Emile Lanc **En attendant Godot** de Samuel Beckett, nous fera la grande joie de reprendre le monologue de son personnage d'alors, Lucky.

Lucky, c'est cet homme qui apparaît accompagné de Pozzo, son maître, qui le tient en laisse, le frappe et l'humilie. Lucky est esclave de Pozzo qui représente l'autorité, le pouvoir. C'est lui aussi qui réapparaîtra au second acte, frappé de mutisme. Pierre Laroche, comédien qu'on en présente plus, reprendra exceptionnellement au Théâtre-Poème le monologue de Lucky, une longue tirade qui évoque le vide de l'existence.

La joie de Beckett par Jacques Sojcher

Joie d'avancer, de continuer, de régresser. Joie dans la langue, en contrepoint du sujet. Plus de psychologie. Plus de récit. Joie d'une parole vaine, incessante. La musique a mangé le thème. Joie infantile, primitive, biblique.

Jacques Sojcher

Difficile de présenter Jacques Sojcher, tant il est familier aux spectateurs du Théâtre-Poème. Mais rappelons simplement qu'en 1962, il fit un mémoire sur l'antroman de Samuel Beckett, texte toujours inédit à ce jour.

POÉSIE ET RAVISSEMENT



Au Théâtre-Poème,
samedi 16 mai 2009, à 17h,
en partenariat
avec le Cercle de la Rotonde,

Élisa Brune

et **Thierry Clermont**

seront présentés et s'entretiendront

avec **Marie-Clotilde Roose**

Élisa Brune

Écrivain incontournable des lettres belges, Élisa Brune est l'auteure d'une douzaine de romans ou essais, dont plusieurs ont été salués par des prix (dont le Rossel « Jeunes » partagé avec Edgar Gunzig pour **Relations d'incertitude**, Ramsay), elle se caractérise par une vive liberté de ton et de pensée, alliée à une grande rigueur critique. Même dans son approche fictive, la précision des faits relatés est remarquable – qu'ils touchent aux sciences, aux arts ou à l'anatomie humaine... Ainsi, le roman épistolaire **La Tentation d'Édouard** traite du rapport amoureux sans aucune fadeur, aucune trace de banalité. Les dialogues rivalisent d'intelligence et de maîtrise, dans des jeux de séduction atténués par la réserve de l'héroïne. Tout y est verveur et suspense, jusqu'au feu d'artifice ultime. Dans ses récits, érotisme et humour (parfois piquants ou canailles) se côtoient élégamment, et son dernier essai, au titre révélateur, **Alors heureuse... croient-ils !**, paru aux éditions du Rocher en 2008, ne déroge pas à la règle. Cet essai sur « la vie sexuelle des femmes normales » est issu du constat consternant que nombre d'entre elles n'ont jamais connu les extases que les hommes leur supposent, sans même se poser de question. Rares sont ceux qui tentent vraiment d'atteindre ensemble la jouissance par « une façon inégalable de se donner à l'autre » et « cette présence, cette envie de partager ». Le mérite de l'écrivain ne réside-t-il pas – sinon à dégonfler les fausses certitudes – à susciter cette judicieuse envie ?

Thierry Clermont

Journaliste littéraire à Paris, ce critique musical est aussi poète, écrivant en complicité avec des artistes, dans un rapport étroit entre langue et musique, pour des recueils tels que **Prises d'élan** ou **L'Attendrissoire** (à paraître respectivement chez Obsidiane et Action Poétique l'automne prochain). Le poète aime inventer des néologismes, titiller la langue et la bousculer, l'attendrir et la savourer, dans une prose poétique pleine de souffle, ou des vers vif argent. « La bouche en pluie d'été. Un ravissement est complice. En soufflé... C'est le temps du corps dévoré. Tout là serpente. Et me frotte aux maïs. » Sensuels, virevoltants, ses textes sont là pour enchanter l'oreille et l'œil, en mariant les chocs sonores aux audaces imagées. Avertissant que « la moitié de la lumière nous blesse. L'autre nous enjouit », Thierry Clermont invite à goûter la poésie pour ce qu'elle annonce de plus jubilatoire : une danse du verbe et du corps. Ses poèmes pour soprano, **L'Attendrissoire**, attendent aussi une interprétation vocale et une mise en scène hors du commun. « Préparer la voix », écrit-il, « pour qu'elle en devienne / verticale / jusqu'au corps / jusqu'au ventre : / intonations vocalisées. » Lui-même pratique la lecture avec plaisir ; en témoigne sa vidéo en ligne, parue aux éditions Action poétique sur www.biennaledespoetes.fr/ <<http://www.biennaledespoetes.fr/>>, lors de la publication de leur anthologie **L'Inventaire des choses**.

Marie-Clotilde Roose

JOURNÉE DE PSYCHANALYSE



Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à partir de 9h30,

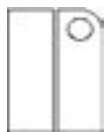
Journée de psychanalyse

Inventer la vie..., ce serait un beau titre pour un roman. Celui-ci s'écrira à voix haute ce dimanche avec Pascale Jamouille, Ignacio Gárate Martinez, Anne Dufourmantelle, Alain Didier-Weill et Willy Szafran, cinq penseurs qui chacun à leur façon cherchent à se tenir au plus près du surgissement de l'humain, de sa venue à la vie, à tout âge.

Comment pourrions-nous ensemble, faire hospitalité à la pensée, (pour reprendre cette très belle formule à Anne Dufourmantelle) à la vie, dans ce qu'elle offre de plus surprenant ?

Le Théâtre-Poème est un lieu qui a toujours permis cela : que l'ouvert s'ouvre à nous.

Pascale Champagne



Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à 20h30,
lecture de

L'Appelant

pièce de théâtre

d'Alain Didier-Weill

par PASCALE CHAMPAGNE, JEAN NOËL,
PASCAL NOTTET, JEAN-FRANÇOIS POLITZER,
JAN WEGER

sous la direction de JEAN-FRANÇOIS POLITZER

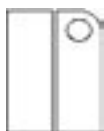


Alain Didier-Weill

La pièce d'Alain Didier-Weill, **L'Appelant**, est une réflexion surprenante sur l'instant du mourir, sur cette manière dont jusqu'au bout le passé rattrape le présent et peut le contaminer totalement. Comment échappe-t-on à ce qui nous a blessé ? Comment peut-on échapper à ce qui serait un destin ?

L'Appelant a donné lieu à une adaptation cinématographique : **The Caller** est un film de Richard Ledes, sur un scénario d'Alain Didier-Weill, sorti en 2008. Au Théâtre-Poème, ce sera le texte de la pièce de théâtre qui sera lu à plusieurs voix.

JOURNÉE DE PSYCHANALYSE



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à 9h30,
à l'occasion de la parution
à La Découverte de son essai**

Fragments d'intime. Amours, corps et
solitudes aux marges urbaines,

Pascale Jamouille

s'entretiendra avec **Jean Noël**
et **Pierre Smet**

modérateur : **Pascale Champagne**

Dans les espaces urbains marqués par la précarisation, les sphères de l'intime se fragilisent. Cet ouvrage explore la vie émotionnelle, affective et sociale de personnes de toutes origines, souvent marquées par l'épreuve de l'exil, dans un quartier « chaud » de Bruxelles, où les relations hommes/femmes, les quêtes affectives et sexuelles sont d'une grande complexité. À travers la vie intérieure et secrète de ses interlocuteurs, Pascale Jamouille nous invite à découvrir les mondes off des grandes métropoles, à voir comment s'invente la mondialisation par le bas de l'échelle sociale.



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à 11h,
à l'occasion de la parution chez Encre
marine / Les Belles lettres de l'essai**

L'Histoire de Paulina Luz, héroïne du silence
et aux éditions Herman

de **Conversations psychanalytiques,**

Ignacio Gárate Martinez,

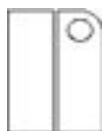
s'entretiendra avec

Anahit Dasseux Ter-Mesropian
et **Jean Noël**

modérateur : **Pascale Champagne**

Paulina Luz, patiente de Freud, deviendra la proie de la psychiatrie moderne du XXe siècle. Rien ne sera épargné pour la soigner et rien ne conduira à la rémission de son mal. L'histoire de Paulina Luz, femme universelle, éclaire cette autre modernité derrière les affirmations péremptoires de la science, de l'image, de l'évaluation et de la ségrégation par le « handicap ». Cette réflexion est prolongée dans l'autre essai d'Ignacio Gárate Martinez, où Octave Mannoni, Francesc Tosquelles, Joël Dor, Xavier Audouard, Maud Mannoni, Michel de Certeau et Ginette Michaud retracent leur parcours ainsi que ce qui fait le cœur de leur pratique et de leur éthique.

Buffet ouvert dès 12h



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à 14h,
à l'occasion de la parution chez Payot
de son essai En cas d'amour :**

psychopathologie de la vie amoureuse,

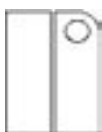
Anne Dufourmantelle

s'entretiendra

avec **Jean-Pierre Jacques**
et **Pascal Nottet**

modérateur : **Pascale Champagne**

En cas d'amour : que faire ? Axe autour duquel tourne toute vie : aimer, être aimé. Avec toutes ses déclinaisons : reconnaissance, peur d'être abandonné, morsure de la jalousie, désir de possession, envie, délivrance, haine, détachement, paix, depuis les histoires imaginaires que l'on se forge quand on est amoureux jusqu'au désir de vengeance de celui qui est quitté en passant par la jalousie, la fascination, la fusion amoureuse, la relation fraternelle, la dispute...



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à 16h30,
à l'occasion de la parution chez Cortext
de son essai Freud et l'identité juive,**

Willy Szafran s'entretiendra

avec **Adolphe Nysenholc**

Toute œuvre, aussi scientifique et universelle soit-elle, garde la marque de la personnalité de son créateur, ainsi en est-il de la psychanalyse et de Freud. Partant d'une évidence, l'acceptation par Freud de sa judéité, certains aspects de la psychanalyse peuvent être éclairés à la lumière des problèmes du judaïsme. Les points de ressemblance entre la pensée psychanalytique et la tradition mystique juive sont pleins de mystère.



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 17 mai 2009, à 18h,**

Alain Didier-Weill,

s'entretiendra avec **Monique Dorsel**
et **Jean Noël**

modérateur : **Pascale Champagne**

La psychanalyse est exposée par la question des Droits de l'Homme à un faisceau de contradictions. La première de ces contradictions est structurelle : elle est liée à ce que le sujet, dès qu'il s'ouvre à la parole, est sollicité par deux injonctions antinomiques qui le déchirent car quelque chose le porte à répondre « oui » à l'une – qui l'appelle à devenir là où la liberté est possible – et en même temps « oui » à l'autre voix qui dit : « tu n'es pas libre ».

Buffet ouvert dès 19h

PHILOSOPHIE ET SOCIÉTÉ



**Au Théâtre-Poème,
jeudi 21 mai 2009, à 20h30,
une table ronde sur le thème**

Penser la mutation extrême
dans laquelle nous sommes,

Jean-Luc Nancy

s'entretiendra avec

Pascale Champagne,
Éric Clémens, Laurent de Sutter,
Raphaël Gély, Pascal Nottet,
Frank Pierobon
et Jacques Sojcher



Jean-Luc Nancy

L'époque actuelle est source d'angoisses : changement climatique, montée des intégrismes, crise économique, accroissement des inégalités, etc. Changement d'époque ? de mode de développement ? Les questions sont nombreuses autour de ce qui est une remise en cause complète du mode de vie occidentale. Saurons-nous faire face aux enjeux de cette mutation ? Jean-Luc Nancy aborde ces questions fondamentales pour l'avenir de l'humanité avec son approche intelligente et rigoureuse de philosophe. Il ne propose pas de recette miracle, pas de dogme, mais une réflexion sur notre monde. Jean-Luc Nancy se penchera sur notre présent comme il avait analysé les événements de mai 1968. Écoutons-le parler de cette grande mutation d'alors : « On a pressenti alors (mais pas sur le mode d'une anticipation, d'une futuration, non, sur le mode inqualifiable d'une appréhension du présent comme en rupture avec le cours des choses) que le monde changeait. Le monde : le réseau des circulations possibles de sens. Derechef, le cours des choses : 1968 signifiait que le cours des choses ne "courait" plus, ne suivait plus son cours. Quelque chose ne suit plus le cours : celui de l'histoire, celui du progrès, celui de l'humanité émancipée, rationnelle et maîtresse de son destin. » (*Sens public*, janvier 2009). Sommes-nous actuellement dans un même schéma ? Le « cours des choses » ne court-il plus ? Comment penser dans la faille, comment penser la faille ? Nous ne pensons pas aujourd'hui comme nous le ferions dans une époque prospère et créative...

Jean-Luc Nancy

Jean-Luc Nancy, philosophe, est professeur à l'université de Strasbourg. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont **Déconstruction du christianisme et Tombe de sommeil** (Galilée), aux éditions Bayard **Noli me tangere**, et d'un essai paru à l'automne dernier **Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément** (éd. Bayard).



**Au Théâtre-Poème,
samedi 23 mai 2009, à 11h,
en partenariat avec Artgo,
à l'occasion de la parution**

à **La Lettre volée** de son essai

Un musée imaginaire lacanien,

Yves Depelsenaire

s'entretiendra avec

Michel Berlangier,
Yves Bical et Claude Panier



La couverture du livre

À suivre les références diverses de Jacques Lacan à l'art, et à la peinture en particulier, se construit un musée imaginaire très original, où s'éclairent des questions cruciales pour la psychanalyse. Yves Depelsenaire ne fait pas dans son essai l'inventaire de ces références, mais suivant les voies qu'elles tracent, interroge des œuvres qui lui importent et ouvre ce musée à des artistes de notre temps. Si les idées reçues sur la sublimation sont mises à mal, la fonction critique de l'art est déployée abondamment. De sorte que c'est sur une réflexion sur la place politique de l'image en ce début du XXI^e siècle qu'Yves Depelsenaire nous conduit. Il s'agit en somme d'un traité d'esthétique lacanienne qui ne présuppose pourtant aucune familiarité avec la lecture de Jacques Lacan. Entre l'histoire de l'art et la psychanalyse, Yves Depelsenaire propose une voie toute nouvelle à ceux qui seraient tentés de construire leur propre musée imaginaire.

Yves Depelsenaire

Yves Depelsenaire est philosophe de formation, psychanalyste à Bruxelles, membre de l'École de la Cause Freudienne (Association mondiale de psychanalyse), président de l'Association Psychanalytique de la Cause Freudienne en Belgique. Par ailleurs, il est un collaborateur régulier des revues *La Cause Freudienne* (Paris) et *Quarto* (Bruxelles) et l'auteur de nombreux travaux sur les liens de la psychanalyse avec l'art, la littérature, le cinéma, la philosophie et la politique. Il a déjà publié en 2004 à La lettre volée un essai intitulé **Une analyse avec Dieu. Le rendez-vous de Lacan et de Kierkegaard**.

Buffet ouvert dès 12h

PHILOSOPHIE ET SOCIÉTÉ



Au Théâtre-Poème,
samedi 23 mai 2009, à 13h30,
une table ronde,
à l'occasion de la sortie chez Stock

de son essai

Conditions de l'éducation,

Marcel Gauchet

s'entretiendra avec

Pascale Champagne,

Laurent de Sutter,

Jean Noël et Frank Pierobon



Marcel Gauchet

Conditions de l'éducation, écrit avec Marie-Claude Blais et Dominique Ottavi, analyse les remises en question de l'instruction dues à l'évolution de nos sociétés. Toute une série de données qui semblaient aller de soi et servaient de socle à l'institution scolaire ont été ébranlées, voire sont en passe de disparaître. Il ne s'agit pas de déplorer l'évanouissement d'un passé vers lequel aucun retour n'est imaginable ni souhaitable. Il s'agit de mettre en lumière l'impact d'une série de transformations majeures et de faire ressortir le défi qu'elles représentent. Ce n'est qu'à ce niveau qu'on peut véritablement mesurer la tâche de refondation qui est devant nous, sur tous les plans : relations de l'école avec la famille, sens des savoirs qu'elle dispense, autorité dont elle a besoin, place dans la société.

Extrait

« Jamais l'accord sur les objectifs et les valeurs de l'éducation n'a été aussi large : tout le monde se retrouve dans l'idéal d'une éducation vraiment démocratique. Mais jamais l'incertitude n'a été aussi grande quant aux moyens à employer pour y parvenir. Les divisions font rage chez les professionnels de l'éducation. Les uns souhaitent le retour à des pratiques qui, disent-ils, ont fait leurs preuves ; les autres s'efforcent d'adapter les discours et les pratiques à une réalité sociale nouvelle et confuse. L'effort des trois auteurs est ici de repenser radicalement le lien entre démocratie et éducation, en s'interrogeant cette fois sur les conditions de l'enseignement. Car nous nous accordons tous pour dire que l'école doit transmettre des savoirs, mais nous ne savons plus quelle signification ce mot a aujourd'hui. Qu'est-ce qu'un savoir dans un monde qui égalise toutes les convictions ? Qu'est-ce que l'autorité dans un monde qui énonce l'égalité des individus ? Qu'est-ce que la transmission dans un monde marqué par l'instantanéité et la coupure des générations ? Tant que l'on n'aura pas posé ces questions, et qu'on ne leur aura pas trouvé d'éléments de réponse, on continuera à ne pas savoir ce qu'enseigner veut dire. »

Buffet ouvert dès 12h



Au Théâtre-Poème,
samedi 23 mai 2009, à 16h30,
une table ronde,

à l'occasion de la parution aux PUF de son essai

Résistances philosophiques,

Véronique Bergen s'entretiendra

avec Laurent de Sutter,

Pascal Nottet

et Frank Pierobon



Véronique Bergen

Le siècle dernier n'a cessé d'illustrer la maxime suivante : être, c'est résister. Aujourd'hui encore, Sartre, Deleuze ou Badiou en restent les figures tutélaires. Mais de quelle résistance s'agit-il ? Contre quoi ? Et pour quoi ? Peut-être est-il grand temps de s'interroger sur ce que signifie l'acte de résister. Est-il vraiment suffisant de se dire contre pour être un résistant ? Ne faudrait-il pas plutôt assumer que toute résistance implique invention de mondes nouveaux ? Mais si c'est le cas, alors parler de résistance perd tout sens : c'est désormais de résistances au pluriel qu'il faut parler. Car nul ne peut prévoir le visage que prendra une résistance – sinon qu'elle aura celui de la singularité.

Véronique Bergen

Véronique Bergen est philosophe et écrivain. Collaboratrice de *Multitudes*, *Lignes* ou *Failles*, elle est l'auteur d'une œuvre poétique abondante, ainsi que de plusieurs romans (dont **Kaspar Hauser, ou la phrase préférée du vent**, Denoël, 2006, **Fleuve de cendres**, Denoël, 2008), et deux essais : **Jean Genet entre mythe et réalité** (De Boeck, 1993) et **L'Ontologie de Gilles Deleuze** (L'Harmattan, 2001).

PAR-DELÀ MAIGRET



**Au Théâtre-Poème,
dimanche 24 mai 2009, à 15h,
en partenariat avec l'asbl Les Amis
de Georges Simenon,**

Journée Simenon

Créée à Bruxelles en 1986, l'association internationale « Les Amis de Georges Simenon » a dépassé à ce jour les six cents adhésions et compte des membres sur les cinq continents. Ce sont, pour la très grande majorité d'entre eux, des admirateurs de son œuvre, des passionnés du commissaire Maigret ou encore des lecteurs aimant simplement la vraie littérature.

L'association a surtout une activité éditoriale. Elle publie en particulier les *Cahiers Simenon* dont chaque numéro offre la caractéristique d'être axé sur un thème ou sur un sujet précis. L'association édite en outre des études sur l'auteur ainsi que de nombreux textes de Georges Simenon lui-même restés inédits en volume. On mentionnera ainsi **Le Drame mystérieux des îles Galapagos** (un reportage), **Les Mannequins du Dr Cup** (un roman populaire publié en revue sous le pseudonyme de Luc Dorsan), **La Maison des disparus** (un roman populaire publié en revue sous le pseudonyme de Christian Brulls), **Quartier nègre** et **Charlotte** (des pièces de théâtre) ou **Le Soi-disant M. Prou** (un roman radiophonique diffusé à Paris durant la Seconde Guerre mondiale).

Par ailleurs, depuis sa création, l'association a suscité l'émission de plusieurs timbres-poste en France, en Suisse et en Belgique, et en 2003, l'année du centenaire de la naissance de Georges Simenon, l'émission d'une pièce spéciale de 10 euros frappée par la Monnaie royale de Belgique.

Jean-Baptiste Baronian

Programme

15h-15h30 : Bourse d'échanges

15h30-16h : Rapport moral et communications diverses, par Jean-Baptiste Baronian qui évoquera les événements simenoniens de l'année écoulée ainsi que les projets de l'association et les manifestations prévues en 2009 dans le cadre du 20e anniversaire de la disparition de Simenon.

16h-16h15 : Rapport financier. Bilan 2007

16h15-16h45 : Présentation du tome 3 de l'œuvre de Simenon à La Pléiade : **Pedigree et autres romans** par Jacques Dubois. Jacques Dubois qui a été président du « Centre d'études Georges Simenon » de l'Université de Liège où il a enseigné la littérature française est aussi coresponsable, avec Benoît Denis, de l'édition des deux premiers volumes « Simenon » publiés en 2003 dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade ». Il nous présentera le troisième volume **Pedigree et autres romans** dont la sortie est prévue en mai 2009.

17h-18h : **Les Plaidoiries de Maître Loursat** (Projections) par Michel Schepens. Michel Schepens nous invitera à comparer les deux versions filmées de la plaidoirie de Me Loursat présentées dans les films **Les Inconnus dans la maison** de Henri Decoin, 1942 (avec Raimu) et **L'Inconnu dans la maison** de Georges Lautner, 1992 (avec Jean-Paul Belmondo).

18h-18h30 : Pourquoi l'édition chez Omnibus des romans américains ? Michel Carly nous entretiendra de la publication en avril, par Omnibus, des « romans américains » pour chacun desquels il a rédigé une introduction et qui ont été réunis en deux volumes.

18h30-19h : Débat et conclusions

Buffet ouvert dès 19h

PSYCHANALYSE



**Au Théâtre-Poème,
mardi 26 mai 2009, à 20h30,**

Déclinaison du phénomène sectaire :
couple, groupe... culture ?

Lien ou coupure ?

Jean-Claude Maes

s'entretiendra avec **Anne Courtois**
et **Pierre Smet**

Comme le rappelle Marie-Ève Garand, directrice du Centre d'Information sur les Nouvelles Religions au Québec (CINR) : « Le sectaire nous convie, chacun dans nos pratiques respectives, à commencer à élaborer un nouveau savoir qui implique à la fois l'être de l'intervenant et celui de la personne qui a pris le risque, à un moment donné ou l'autre de son parcours, de parler de son expérience singulière et unique. Saurons-nous saisir l'occasion d'ouvrir un espace de parole et de liberté pour que des personnes puissent parler de leur expérience de croyance sans craindre d'être jugées ? ».

En contexte québécois, le terme « secte » est mis à l'index, censuré par les gouvernements, décrié par des universitaires qui le jugent péjoratif et trop souvent ignoré par des intervenants qui n'ont aucune idée de la spécificité propre d'une expérience dite sectaire pour les personnes qu'ils rencontrent en consultation. Les effets de cette censure ont des conséquences directes pour les personnes en cause. En effet, les organismes manquent de mots pour nommer leur approche et accompagner les personnes ; les intervenants sociaux ne savent pas comment prendre en compte le dire des membres, des anciens membres et de leurs familles ; les membres se sentent de plus en plus isolés et réduits au silence, au point même où plusieurs n'osent même plus prendre le risque de parler de leurs expériences sans risquer de se faire traiter d'apologistes, de malades mentaux ou de victimes.

Jean-Claude Maes

Jean-Claude Maes, psychologue, psychothérapeute familial systémique et président fondateur de SOS-Sectes (Belgique), à partir des résultats de deux recherches qu'il a dirigées sur le profil individuel et familial des adeptes de sectes et d'une étude de quelques biographies de gourous, essaiera de montrer quels sont les enjeux intrapsychiques et interpersonnels à l'œuvre dans le lien gourou-adepte ; et comment ce lien s'articule dans un réseau de liens constituant ce qu'il appelle un système d'emprise. Il en déduira quelques préceptes en matière d'aide aux victimes de sectes.

Jean-Claude Maes essaiera également d'établir un lien entre l'évolution des familles et le phénomène sectaire. Il soulignera l'importance actuelle du phénomène de déritualisation et de propositions alternatives qui sont présentées comme des quêtes initiatiques. À ses yeux, il y aurait lieu de démonter les scénarios de ces propositions de quête, qui en fait accentuent la déritualisation. Il n'hésite pas à ce propos à parler d'anti-ritualisation, car le rite vise en principe à produire du lien, alors que dans de nombreux scénarios proposés, c'est bien une coupure qui se produit.

Pierre Smet

EMILE LANC, HOMME DE THÉÂTRE



Au Théâtre-Poème,
mercredi 27 mai 2009, à 12h30,
vernissage de l'exposition,

Emile Lanc, années 1950 : un novateur !

par Henri Billen, Jacques De Decker,
Pierre Laroche et Martine Reynders

présentation : Monique Dorsel

L'exposition réalisée par Cristine Debras sera accessible du mercredi 27 mai au samedi 13 juin 2009.



Emile Lanc travaillant au décor de Don Juan de Charles Bertin, pour la télévision belge



Emile Lanc lors d'une répétition de En attendant Godot de Beckett au Rideau de Bruxelles (1957)

Emile Lanc, scénographe

« L'homme aux mille talents », écrivait Jacques De Decker dans *Le Soir* du 7 mai 2004. « Il fut d'abord un homme de théâtre atypique. En tant que décorateur, il accompagna le démarrage du théâtre belge de l'après-guerre. Il conçut les scénographies de spectacles du Rideau de Bruxelles, au début de la compagnie, et fut aussi aux côtés de Raymond Gérôme, qui aimait aux Beaux-Arts également, les Spectacles du Palais. Curieux de tout, il alla voir travailler Brecht au Berliner Ensemble, et suivit l'éruption du théâtre de l'absurde. Bientôt il se vit confier des mises en scène, et fut le premier à monter Beckett en Belgique ! »

Licencié en art et archéologie, c'est effectivement en 1945 qu'il débute comme scénographe aux Spectacles du Palais. En 1946, il signera son premier décor pour *Les Fourberies de Scapin* de Molière. On le voit très vite travailler au Parc, à la Monnaie ainsi qu'au Jeune Théâtre de l'U.L.B. que dirigeait Henri Billen. La collaboration au Jeune Théâtre de l'U.L.B. l'amène à participer à de nombreux Festivals, principalement en Allemagne et en Italie.

En 1949, il devient le décorateur attitré du Rideau de Bruxelles pour qui il crée de très nombreuses scénographies mais réalise aussi les décors d'autres décorateurs. Il sera le décorateur des premiers spectacles du Théâtre de Poche, y créera entre autres le décor des *Bonnes* de Genêt. Dès les premières heures de la télévision belge, il sera fait appel à ses services de constructeur et il y fera aussi des créations telles que le *Christophe Colomb* de Charles Bertin, *Le Onzième Commandement* de Claude Spaak ou *À chacun selon sa faim* de Jean Mogin. Son travail de scénographe au Rideau de Bruxelles prit fin en 1963. Il est intéressant aujourd'hui de dégager de cette vingtaine d'années les lignes motrices de son travail de scénographe.

Emile Lanc, metteur en scène

Ses fréquents voyages en Italie, Allemagne, à Londres, en Suède et ses contacts avec des scénographes et metteurs en scène de ces pays suscitaient chez lui le désir irrésistible de défendre à Bruxelles d'autres formes de théâtre. Le théâtre de l'absurde le séduisait mais aussi des pièces comme *L'Affaire Pinedus* de Paolo Levi ou *La Version Browning* de T. Rattigan. En 1957, il obtint de Claude Étienne l'autorisation de monter *En attendant Godot* de Beckett. Le spectacle remporta un succès immense et dépassa la centaine de représentations. C'est Emile Lanc qui mit en scène *Le Ping-pong* d'Adamov, *Le Nouveau locataire* et *Jacques ou la soumission*, deux pièces d'Ionesco. Il eut aussi un grand bonheur à monter *La Plage aux anguilles* de Paul Willems avec qui il travailla très intensément pour amener Paul Willems à modifier certains passages afin d'atteindre encore plus d'efficacité scénique.

Emile Lanc fut toute sa vie un homme passionné, profondément engagé dans ses rapports de création, menant jusqu'au bout un projet, avec cette précision, cette exigence qu'on lui connaissait. Sa dernière mise en scène au Rideau de Bruxelles fut celle de *Tueur sans gages* d'Ionesco avec Pierre Laroche dans le rôle de Bérenger. Emile Lanc a marqué le théâtre belge des années 1950. Il était une voix nouvelle. Et si de la scénographie, il est passé à la mise en scène, c'est parce qu'il avait le sentiment que la mise en scène lui permettait de mieux mener son projet de novateur. En 1963, commence l'aventure des Jeunesses Poétiques et très vite du Théâtre-Poème, aventure au service de laquelle il va mettre toute son énergie, tout son savoir, tout son amour.

L'ÉCRITURE FAIT DU SAVOIR UNE FÊTE (BARTHES)



Au Théâtre-Poème,
samedi 6 juin 2009, à 13h30,

Lectures de Barthes

avec Persida Asllani,
Véronique Bergen,
Éric Clémens,
Thomas Clerc,
Laurent de Sutter,
Éric Marty
et Magali Nachtergaele
modérateur : Frank Pierobon



Au Théâtre-Poème,
samedi 6 juin 2009, à 17h30,

Ce que je dois à Barthes

par Jacqueline Aubenas,
Rose-Marie François,
Gaspard Hons,
Anne-Marie La Fère,
Frank Pierobon
et Jean-Pierre Van Tieghem

Autour de La Chambre claire, par Jacqueline Aubenas
Le bruissement de l'intransitif, par Rose-Marie François
Du discours « amoureux » dans la poésie ?, par Gaspard Hons
À propos de La chambre claire, par Anne-Marie La Fère
Texte et écrivance, par Frank Pierobon
Entre les mots, par Jean-Pierre Van Tieghem

Sémiologie de la passion. Autour de Fragments d'un discours amoureux,
par Véronique Bergen*

Roland Barthes : le parcours musical d'une écriture, par Persida Asllani
Persida Asllani est Maître de conférence à l'université de Tirana (Albanie).
Elle a soutenu sa thèse sur Roland Barthes à l'université Paris 7 et a traduit
Barthes en albanais. Elle est l'auteur de **Roland Barthes, Questions**, éd.
Manucius, collection « Le marteau sans maître », paru en 2009.

Les essais critiques de Barthes, par Éric Clémens*

Roland Barthes et moi, par Thomas Clerc
Thomas Clerc est maître de conférence en littérature contemporaine, il est
également professeur, critique et écrivain. Il est l'auteur notamment de **Paris,
musée du XXI^e siècle : le Xe arrondissement**, paru chez Gallimard en
2007. Il a édité le cours sur le Neutre donné au Collège de France avec Éric
Marty, qui est paru aux éditions du Seuil en 2002.

Le plaisir du plaisir, par Laurent de Sutter
Laurent De Sutter est théoricien et critique. Il est l'auteur de plusieurs livres
dont dernièrement : **Deleuze, la pratique du droit** chez Michalon en 2009 et
dirige la collection « Travaux Pratiques » aux PUF.

1975 : le Roland Barthes par Roland Barthes, par Éric Marty
Éric Marty est professeur de littérature française contemporaine à l'Université
Paris 7. Il est l'éditeur des œuvres complètes de Barthes et l'auteur de
nombreux livres dont **Roland Barthes, le métier d'écrire**, Le Seuil, 2006.

Barthes et la photographie, par Magali Nachtergaele
Magali Nachtergaele est professeure agrégée et vient de terminer une thèse
de doctorat sur Barthes, elle est aussi lectrice à John Hopkins University,
USA. Elle a écrit notamment : **Les Dédoubléments de Sophie Calle,
L'ombre, le double**, Malissard, éd. ALEPH, collection « Théories ».

Buffet ouvert dès 12h

Buffet ouvert dès 19h



Au Théâtre-Poème,
samedi 6 juin 2009, à 20h30,

Deux grandes rencontres avec Barthes

par Michel Archimbaud
et Guy Scarpetta
animation : Jacques Sojcher

Que reste-t-il de nos amours ?, par Guy Scarpetta
Guy Scarpetta, né en 1946, est romancier, essayiste, universitaire. Il est
l'auteur, notamment, de **L'Impureté** (1985), **La Suite lyrique** (1992), **L'Âge
d'or du roman** (1996), **Une île** (1996), **Pour le plaisir** (1998), tous publiés
chez Grasset.

La plus déchirante des fêtes, par Michel Archimbaud
Michel Archimbaud, éditeur, enseignant, a eu l'opportunité, grâce à des liens
familiaux, de rencontrer Roland Barthes. Celui-ci a été d'une écoute, d'une
bienveillance, d'un accompagnement permanent qui a été propice à créer
l'entité Archimbaud-éditeur.

**Les samedi 6 et dimanche 7 juin, le bar sera ouvert de façon
permanente. Repas : de 12h à 13h30 et de 19h à 20h30.**

* Que nos lecteurs nous permettent de ne pas présenter ici ces
écrivains si présents en nos murs.

L'ÉCRITURE FAIT DU SAVOIR UNE FÊTE (BARTHES)



Au Théâtre-Poème,
dimanche 7 juin 2009, à 13h30,

Ce que je dois à Barthes

par Yves Bical,
Jacques Cels,
Pascal Chabot,
Lambros Couloubaritsis,
Yves Depelsenaire,
Virginie Devillers,
Monique Dorsel,
Adrienne Fontainas,
Michel Gheude,
Charles Gonzalès,
Adolphe Nysenholc,
Jean-François Politzer,
Pierre Smet,
Françoise Wuilmart
et Pascale Tison



Au Théâtre-Poème,
dimanche 7 juin 2009, à 17h,

Lectures de Barthes

par Danielle Bajomée,
Mireille Calle-Grüber,
Bernard Comment,
Jacques De Decker,
Pierre Mertens, Benoît Peeters
et Jacques Sojcher



Roland Barthes et Monique Dorsel, vus par Étienne Bernard

« **Le couscous au beurre rance** », lecture par Yves Bical
Autour du fragment et de la totalité, par Jacques Cels
Promenade en Barthes, par Pascal Chabot
La question des mythes, par Lambros Couloubaritsis
Le principe de délicatesse, par Yves Depelsenaire
La photographie chez Roland Barthes, par Virginie Devillers
« **Ça caresse, ça rape, ça coupe : ça jouit** », lecture par Monique Dorsel
Lecture de lettres inédites de Barthes, par Adrienne Fontainas
« **Aller ailleurs que ça prend** », par Michel Gheude
Fragments d'un discours amoureux, lecture par Charles Gonzalès
Le Chaplin de Barthes, par Adolphe Nysenholc
Le Racine de Barthes, par Jean-François Politzer
Entre les Fragments du discours amoureux, par Pierre Smet
Ma philosophie du quotidien, par Françoise Wuilmart

Buffet ouvert dès 12h

Dans l'ombre de la mère, par Danielle Bajomée*

Dans la lumière de Barthes, par Mireille Calle-Grüber
Mireille Calle-Grüber est professeure à l'Université de Paris 3. Théoricienne du roman et de l'esthétique, elle a publié de nombreux ouvrages consacrés notamment aux écrivains contemporains. Elle est par ailleurs auteur de romans, dont le dernier **Tombeau d'Akhmatov** (La Différence).

Sans titre, par Bernard Comment

Bernard Comment est écrivain, il s'est formé à Genève chez Jean Starobinski et à Paris chez Roland Barthes. Il a publié de nombreux romans et essais dont l'essai **Roland Barthes, vers le Neutre**, éd. Christian Bourgois, 1991. Il est directeur de la collection « Fiction et Cie » au Seuil.

Le Discours de la rue St Jean, par Jacques De Decker*

Le roman comme impossible deuil ; le deuil comme roman impossible, par Pierre Mertens*

« **Mon Barthes** » : **quelques images**, par Benoît Peeters

Benoît Peeters a suivi de 1976 à 1981 le Séminaire de Barthes à l'Institut des Hautes Études. Du roman à la biographie, du récit illustré au cinéma, sans oublier bien entendu la bande dessinée, Peeters pratique l'écriture sous toutes ses formes. Il a publié le **Monde d'Hergé** en 1983 (éd. Casterman).

L'Anarchie littéraire par Jacques Sojcher*

TROIS SPECTACLES POUR NOS ÉTUDIANTS



Au Théâtre-Poème,
lundi 20 avril 2009,
à 11h et à 14h,

« L'Affaire » Catilina

textes de Cicéron
et Salluste

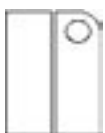
par FABIENNE CROMMELYNCK,
FRANCK DACQUIN
et LUC VANDERMAELEN
mise en scène : YVES BICAL



Cicéron

De la crise politique majeure qui secoua Rome, Cicéron fit un de ses textes les plus connus, **Les Catilinaires**. Catilina, malmené par ses contemporains, qui n'ont voulu voir en lui qu'un tyran assoiffé de pouvoir et prêt à toutes les exactions pour conquérir le pouvoir, retrouve avec ce spectacle ce qui fait sa dignité : un réel souci du peuple, une volonté de donner la voix à tous les oubliés de la société romaine, trop pauvres ou trop peu instruits pour pouvoir prétendre à une quelconque influence sur la politique.

Principalement basé sur les commentaires et les compte-rendus de ses contemporains, « **L'Affaire** » **Catilina** est une enquête sur une crise politique dont certains éléments pourraient se retrouver dans notre actualité la plus immédiate. C'est pour cela que les analyses des historiens et latinistes du XXe siècle prennent tout leur sens. Ils permettent de saisir, au delà de ce fait divers particulier, les faiblesses des démocraties, leurs imperfections... mais aussi la nécessité profonde de les protéger.



Au Théâtre-Poème,
vendredi 24 avril 2009,
à 11h,
et lundi 27, à 14h,

L'Énéide retrouvée

textes de Virgile

par FABIENNE CROMMELYNCK,
FRANCK DACQUIN
et JOACHIM DEFGNÉE
documentation : CÉCILE BOGAERT
mise en scène :
MONIQUE DORSEL

L'**Énéide** est en quelque sorte l'Odyssée des vaincus de Troie, le récit de ce qui arrive, non à Ulysse, reparti en vainqueur, mais à Énée, rescapé du massacre de sa ville. Sous des dehors de grande épopée pleine de rebondissements, l'**Énéide** est bien plus que cela, c'est le poème de la paix retrouvée. Poème à la gloire d'Auguste, qui vient de mettre fin à la guerre civile, l'**Énéide** ne met pourtant pas ce dernier en scène mais son lointain (et supposé) ancêtre Énée, remodelé par le poète pour préfigurer le rôle et la personne de l'empereur.

Si le sens profond de l'**Énéide** échappe parfois (bien des allusions au temps de Virgile, limpides alors, nous sont devenues tout à fait incompréhensibles), que dire de la difficulté à choisir une traduction ? D'un côté, certains traducteurs ont souhaité rendre le texte très accessible : gommant parfois les effets de style, ils ont privilégié le sens : leur texte est clair, lisse, agréable à suivre, mais il nous a parfois semblé manquer un peu de la saveur de la langue latine. Dans une démarche totalement inverse, on trouve la traduction de Pierre Klossowski, qui privilégie le rythme et la sonorité du latin, au détriment parfois de la compréhension. Plus fidèle, cette traduction était néanmoins inutilisable pour un spectacle. Face à cette alternative, nous avons choisi de ne pas trancher ! Notre spectacle est principalement basé sur des traductions fluides, mais comporte comme en écho des moments plus proches des latins, plus âpres, plus obscurs, qui seront dits par un chœur, procédé de mise en scène que nous empruntons directement à l'Antiquité, et qui conviennent merveilleusement à ce texte.

**Ce spectacle sera aussi
représenté le lundi 18 mai
2009, à 20h, au Botanique.**



Au Théâtre-Poème,
vendredi 8 mai 2009,
à 10h30,

Héros de chez nous

par PHILIPPE DERLET
et LUC VANDERMAELEN
documentation : CÉCILE BOGAERT
mise en scène :
MONIQUE LENOBLE



Les quatre frères Aymon

Pour garder le contact avec nos villes, nos villages, les lieux où nous sommes nés, pourquoi ne pas raconter, comme on le faisait autrefois, les belles histoires de Belgique ? Mais en faisant cette fois-ci appel à nos grands écrivains.

Et ils ne manquent pas, les héros de chez nous ! Il y a Godefroid de Bouillon et les Six cents Franchimontois qui furent l'honneur de la terre wallonne. Il y a Thyl Ulenspiegel, héros de la résistance à l'oppression espagnole, dont Charles de Coster fit un des plus beaux romans du XIXe siècle. Il y a aussi le Doudou des Montois, que Jacqueline Harpman célèbre en un texte fort drôle. Et le Cheval Bayard, l'Anversois Brabo qui jeta la main du géant dans l'Escaut, Manneken Pis si cher aux vieux Bruxellois, sans oublier nos deux héros, dont les aventures ont fait le tour du monde : Tintin et Milou, dans une version pour le moins... inhabituelle. Petits et grands, réels ou imaginaires, ils sont tous là !

TROIS UNIVERS



**Au Théâtre-Poème,
samedi 2 mai 2009,
à 10h30,
en partenariat avec la
Libre Académie,**

« Hermès le voleur
de vaches : l'initiation
poétique en Grèce et
en Inde »

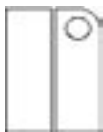
par **Paul-Louis
van Berg**

Rédigé en grec entre 650 et 500 avant notre ère, l'**Hymne homérique à Hermès**, qui raconte la première enfance du dieu, renferme plusieurs épisodes énigmatiques. En effet, cet Hermès que nous connaissons encore comme le dieu messager et celui des voleurs, commence par inventer la lyre qu'il fabrique à l'aide d'une carapace de tortue, pour ensuite voler les vaches d'Apollon, inventer le feu et le sacrifice. Le poème poursuit en contant comment, embrouillé par le double langage d'Hermès, Apollon échoue à récupérer ses vaches par la force et finit par accorder à son cadet la garde du troupeau, la suprématie magique et d'autres privilèges. En échange, Hermès donne sa lyre à Apollon et lui enseigne la musique.

Quel peut donc être le lien qui unit le voleur de vaches au feu, au sacrifice et à la musique ? Tout cela paraît à première vue anecdotique ou absurde. Pour comprendre la signification de cette œuvre, il nous faut d'abord la replacer dans le contexte de l'art poétique des bardes indo-européens en général : poésie volontairement difficile voire précieuse, allusive et surtout symbolique. La progression du récit montre clairement qu'il s'agit d'un programme initiatique au terme duquel Apollon finit par reconnaître la divinité d'Hermès.

Pour aller plus loin et décoder les multiples symboles enchâssés dans le poème, il faut faire appel aux données indiennes et en particulier à une série d'hymnes du **Rig Véda**, le plus ancien texte religieux connu en Inde. Les sources védiques étant plus explicites que le texte grec, bien des passages qui nous semblaient incompréhensibles y trouvent leur explication. Le choix des vaches comme objet du larcin et leur marche à reculons y rencontrent aussi un éclairage particulier.

Ces concordances des données grecques et indiennes, qui permettent aussi de restituer l'existence en Grèce d'un dieu du Feu qui manque dans le panthéon classique, ne sont pas le fait du hasard.



**Au Théâtre-Poème,
jeudi 4 juin 2009,
à 20h30,
en partenariat avec le
CIDMY,**

Michèle Goslar
s'entretiendra avec
Jacques Franck
lectures :

Monique Dorsel

« Le voyage, comme la lecture, l'amour ou le malheur, nous offre d'assez belles confrontations avec nous-mêmes, et fournit de thèmes notre monologue intérieur. » Ce monologue, nourri du spectacle du monde, Marguerite Yourcenar l'amorce dès l'enfance, et le poursuivra toute sa vie en parcourant l'Europe, puis l'Amérique et l'Asie. Cette Française, née à Bruxelles en 1903, se fera naturaliser américaine en 1947, suite à sa rencontre avec Grace Frick.

Yourcenar n'a jamais fréquenté l'école ; ce sont la lecture et les voyages qui l'ont formée. Qu'elle évoque la Grèce, l'Italie, l'Espagne ou le Japon, la Thaïlande, la Russie, le Canada, elle fait preuve d'une érudition étourdissante, relayée par une grande sensibilité aux hasards et à l'éphémère des rencontres, et surtout à la nature – et aux destructions que lui inflige l'homme. Si le voyage est à ses yeux le moyen de se libérer des préjugés, de l'étroitesse d'esprit aussi bien que des enthousiasmes naïfs, c'est aussi l'occasion de vérifier que l'humanité est partout la même, soumise aux mêmes épreuves et aux mêmes maux. Le voyage, pour Yourcenar, se double d'une aventure intérieure, d'un itinéraire spirituel : il s'agit de « s'éprouver à la pierre de touche d'une terre et d'un ciel différents », de trouver sa juste place dans un temps si chichement mesuré et, puisque « l'irréversible commence à chaque coin de rue tourné », de se préparer au Voyage final.

Michèle Goslar

Michèle Goslar a créé et dirige à Bruxelles le Centre International de Documentation Marguerite Yourcenar. Responsable des publications du Centre, elle est l'auteur d'une biographie de Yourcenar « **Qu'il eût été fade d'être heureux** », 1998. Ainsi que de **Marguerite Yourcenar. Regards sur la Belgique**, Racine, 2003 et **Antinoüs, de la pierre à l'écriture de Mémoires d'Hadrien**, Cidmy, 2007. Elle donne des conférences sur l'auteur et participe aux événements internationaux consacrés à Marguerite Yourcenar.



**Au Théâtre-Poème,
jeudi 11 juin 2009,
à 19h,
avec le soutien de**

**la délégation générale du
Québec à Bruxelles,
un spectacle,**

**Poésie tricotée
serrée**

avec les poètes

**Éric Brogniet,
Sébastien Dulude,
André Marceau,
Guy Marchamps,
Hélène Matte
et
Vincent Tholomée**

musique : STEVE LOUVAT
vidéo, ambiances sonores et
scénographie : ALAIN FLEURENT



Poésie tricotée serrée a été créé pour le 400^e anniversaire de Québec et organisé par des institutions de la francophonie belge (de la province et de la ville de Namur), à qui s'est associé le Tremplin d'actualisation de poésie (TAP).

Un spectacle métissant la poésie à la musique et à la vidéo. Métissage, également, sur le plan des origines puisque dans ce happening deux poètes et un musicien de Belgique pourront tricoter serré leur poésie à celle de poètes ou artistes de Québec et de Trois-Rivières.

Les poètes réunis ont tous développé une manière qui leur est propre d'actualiser la poésie sur scène (performative, sonore, vocale ou visuelle). Tant inopinée qu'inespérée, cette rencontre promet de diffuser à nouveau son lot de surprises, d'émotions et d'énergie.

C'EST LA FÊTE... UNE JOURNÉE PORTES OUVERTES



**Au Théâtre-Poème,
samedi 13 juin 2009, à 10h30,
un colloque**

L'Écriture à haute voix,

avec Jacques Darras, Monique Dorsel, Pascal Nottet,
Didier Poiteaux, Danièle Sallenave et Jean-Louis Schefer

Lectures :

L'Oreille absolue de Pierre Mertens (extraits) par Franck Dacquín

Dire Racine de Barthes, par Yves Bical

Jacques Darras

C'est sous la forme d'un manifeste que devrait se terminer cette journée, un manifeste pour l'écriture à haute voix. Car c'est sur le principe-même de la mise en voix et en espace du texte littéraire que s'est créée cette maison. L'acte de fondation de cette aventure se signait le 27 juin 1962. Le projet était novateur et activait dans la mouvance des théories de l'époque un processus de réflexions et de pratiques qui permettaient une vraie approche de textes contemporains, qui mettaient fin à cette question de lisibilité et d'illisibilité et s'ouvraient à des voies nouvelles de création et forcément de vie. En cette journée de fête qui clôture 47 ans de ce combat entrepris par Monique Dorsel et Emile Lanc, on ne peut s'empêcher d'inviter quelques amis complices de notre aventure à nous livrer quelques unes de leurs réflexions. Ainsi Danièle Sallenave qui vient de publier chez Gallimard un nouvel essai, **Nous, on n'aime pas lire** et qui déjà en 1988 écrivait : *On continue sans doute de porter à la scène des textes écrits, mais l'exigence fondatrice semble avoir été oubliée que toute manifestation de la scène est une manifestation de l'idée. (Les Épreuves de l'art, Actes Sud)*. Ainsi Jacques Darras qui par *Une ode au champagne* dit à travers ses performances combien le verbe est une affaire de langue, de corps et combien le mot peut faire sens et être intempestif. Mais le combat contre le spectaculaire de notre société peut prendre le chemin de notre magnifique Jean-Louis Schefer quand par exemple il nous dit que : *les hommes commencent à parler en écoutant le chant des oiseaux*. Oui ! ce manifeste que nous n'avons pas écrit en son temps, c'est peut-être aujourd'hui qu'il faudrait le lancer.

à partir de 12h, buffet ouvert à tous les amis du Théâtre-Poème

Poète, essayiste, traducteur, Jacques Darras a reçu une formation en littérature classique, philosophie et littérature anglaise (École Normale Supérieure et Sorbonne), et est enseignant à l'Université de Picardie, tout en se consacrant à la poésie et à la traduction de la poésie.

Il a commencé de publier un long poème en plusieurs chants **La Maye** dont les cinq premiers sont parus. Il a aussi traduit les poètes et écrivains de langue anglaise et écrit plusieurs essais dont **Le Génie du Nord** (Grasset, 1988), **La Mer hors d'elle-même** (Hatier, Brèves 1993), **Qui parle l'européen ?** (Le Cri, Bruxelles 2001) **Nous sommes tous des romantiques allemands** (Calmann-Lévy, Paris 2002). Depuis 1997 il travaille en compagnie de l'acteur Jacques Bonnaffé, et a donné des lectures un peu partout dans le monde. Après avoir fondé la revue *In'hui*, il dirige actuellement *Aujourd'hui Poème* qu'il a fondé à Paris en 1999 avec André Parinaud.

Didier Poiteaux

Comédien et metteur en scène, Didier Poiteaux est un des fondateurs de la compagnie de recherche théâtrale INTI en décembre 2004. « L'objectif d'INTI est de rechercher, réinventer une théâtralité nouvelle et d'être transmetteur de sensations auprès du public. Il faut laisser une place au théâtre codifié par rapport au cinéma : basé sur la transversalité entre la poésie, la danse, la lumière... » INTI monte régulièrement des spectacles hors normes, dont, pour ses débuts, une pièce de Sarah Kane, **Manque**, ou plus récemment, **Lèvres de Sang**, basée sur un ensemble de texte du poète français Christian Prigent, et présentée en son temps au Théâtre-Poème.

Danièle Sallenave

Écrivain et universitaire, Danièle Sallenave est traductrice de l'italien (**La Divine Mimesis** de P. P. Pasolini), elle a également collaboré à diverses revues (*Digraphe, Café*), et a exercé les fonctions de secrétaire générale du *Messenger Européen* (1987-1992), puis des *Temps Modernes* (1992-1995). Danièle Sallenave écrit des romans, des essais et des pièces de théâtre. Parmi les derniers textes parus : **Quand Même** (Gallimard, 2006), **La Fraga** (Gallimard, 2005), **Dieu.com** (Gallimard, 2004), **D'amour** (Gallimard, 2005).

Elle a créé, en 2004, le *Festival de Savennières Terres à vins, terres à livres*, lieu de rencontre entre les lecteurs et les auteurs mais aussi entre des régions de France, ou d'Europe, marquées comme l'Anjou, d'un riche patrimoine architectural, culturel et viticole.

Jean-Louis Schefer

De formation philosophique, Jean-Louis Schefer s'est intéressé à l'écriture égyptienne, puis a collaboré à la rédaction d'un dictionnaire italien-français. C'est en Italie qu'il rédigera son premier livre, **Scénographie d'un tableau** (éd. Seuil).

Il écrit dans les revues *Tel Quel, Communications, Information sur les sciences sociales, Littérature, Critique, Cahiers du Cinéma* et élabore des essais théoriques sur l'économie du signe dans les systèmes figuratifs en peinture et cinéma. Ses recherches l'amèneront à s'intéresser à la préhistoire et à l'interprétation des figures pariétales (**Questions d'art paléolithique**, POL). À partir de 1997, il alterne les essais critiques sur les arts visuels (peinture, cinéma) et la littérature, publie son « musée imaginaire » en 2004, **Une maison de peinture** (éd. Enigmatic).

C'EST LA FÊTE... UNE JOURNÉE PORTES OUVERTES



**Au Théâtre-Poème,
samedi 13 juin 2009, à partir de 13h30,**

C'est la fête...

Pour clore cette saison et se souvenir ensemble de tous les bons moments passés au Théâtre-Poème, ceux de cette saison, et d'autres, plus anciens, nous vous convions à une après-midi de spectacles et de musique, placée sous le signe du plaisir partagé.

Oui, le Théâtre-Poème – toujours tout neuf faut-il le rappeler – sera en fête, une fête des mots déclinés sous toutes leurs formes. Textes, musiques, chants se succéderont tout au long de la journée. À travers des extraits de certains spectacles, on partagera, avec quelques comédiens du Théâtre-Poème, des moments de bonheur où le verbe se fait entendre dans toute sa plénitude, toute sa verve. On retrouvera des voix chères à ce lieu. Il y aura aussi des moments de parole mais surtout l'affirmation d'un travail de théâtre exigeant et jubilatoire.

Souvenirs pour la plupart, ces spectacles gratuits seront aussi l'occasion pour ceux qui ne connaissent pas encore la salle de la rue d'Écosse de découvrir un lieu bouillonnant d'idées et de projets. Et pour que nul n'hésite à être des nôtres, toute la journée est en accès libre, y compris les buffets.

Et il y aura aussi des surprises... Alors, poussez notre porte et revivez avec nous toutes ces émotions !

13h30 – spectacle

Ultimatum

manifeste futuriste

de Fernando Pessoa

par FRANCK DACQUIN, JOACHIM DEFGNÉE et LUC VANDERMAELEN

14h – musique

ISABELLE BATS

chante ses chansons

14h30 – spectacle

Ceci n'est pas la pipe d'André Blavier

par FRANCK DACQUIN,
JEAN-FRANÇOIS POLITZER
et LUC VANDERMAELEN



Quelques photos de l'album de famille du Théâtre-Poème.

Saurez-vous les reconnaître tous ?

15h – musique

Immer leiser

par HAMIDA TACHFINE

au piano : FRANK PIEROBON

15h30 – spectacle

Artaud-Rimbur

de Jean-Pierre Verheggen

par FABIENNE CROMMELYNCK et
FRANCK DACQUIN

16h – musique

Une nuit à Montmartre au Lapin à Gill

par CLAUDE FLAGEL
et FLORENCE HUBY

16h30 – film surprise !

Dolorès/Dorsel

17h

impromptu de CHARLES GONZALÈS

17h15 – musique

HAMIDA TACHFINE chante Mozart

17h45 – spectacle

Le oui de Molly !

18h

MONIQUE DORSEL

et ses trois mousquetaires

JACQUES DE DECKER,

PIERRE MERTENS,

JACQUES SOJCHER

et la présence espérée de d'Artagnan,
CHARLES PICQUÉ

19h – spectacle

Le Savon de Ponge

par YVES BICAL

19h30 Buffet de clôture

L' AGENDA DU THÉÂTRE-POÈME

30, rue d'Écosse, 1060 Bruxelles
Métro : Hôtel des Monnaies
tél : 02.538.63.58
fax : 02.534.58.58
E-mail : theatrepoeme@skynet.be
Site internet : www.theatrepoeme.be

E = Entretien / Ex = Exposition
 S = Spectacle / TR = Table ronde

AVRIL 2009

lu	20	11h	« L'Affaire » Catilina	S	p.28
		14h	« L'Affaire » Catilina	S	
		20h30	Jean-Paul Goux	TR	p.15
ma	21	20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	p.17
me	22	19h	Marie-Madeleine ou le Salut de Marguerite Yourcenar par Aurore Latour	S	p.16
		20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
je	23	19h	Marie-Madeleine ou le Salut par Aurore Latour	S	
		20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
ve	24	11h	L'Énéide retrouvée textes de Virgile	S	p.28
		19h	Marie-Madeleine ou le Salut par Aurore Latour	S	
		20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
sa	25	17h	Pascal Leclerq, Jac Vitali, Philippe Lekeuche	E	p.15
		19h	Marie-Madeleine ou le Salut par Aurore Latour	S	
		20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
di	26	16h	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
lu	27	14h	L'Énéide retrouvée textes de Virgile	S	
		20h30	Frank Pierobon	TR	p.16
ma	28	19h	Marie-Madeleine ou le Salut par Aurore Latour	S	
		20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
me	29	19h	Marie-Madeleine ou le Salut par Aurore Latour	S	
		20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	
je	30	20h30	La Femme à deux têtes par Charles Gonzalès	S	

* Le buffet est ouvert à partir de 12h

** Le buffet est ouvert à partir de 19h

MAI 2009

ve	1er	20h30	La Femme à deux têtes	S	
sa	2	10h30	Paul-Louis van Berg	E	p.29
		20h30	La Femme à deux têtes	S	
di	3	16h	Charles Gonzalès devient Camille Claudel, Thérèse d'Avila, Sarah Kane La Femme à deux têtes	S	p.17
ma	5	20h30	Oh les beaux jours, de Samuel Beckett	S	
me	6	14h	Un mot pour l'autre	S	
		20h30	Oh les beaux jours	S	p.18
je	7	19h	Oh les beaux jours	S	
ve	8	10h30	Héros de chez nous	S	p.28
		20h30	Oh les beaux jours	S	
sa	9	13h30*	4 voix pour célébrer Beckett	TR	p.19
		20h30	Oh les beaux jours	S	
di	10	16h	Oh les beaux jours	S	
ma	12	20h30	Oh les beaux jours	S	
me	13	20h30	Oh les beaux jours	S	
je	14	19h	Oh les beaux jours	S	
ve	15	20h30	Oh les beaux jours	S	
sa	16	17h	Thierry Clément et Éliisa Brune	E	p.20
		20h30	Oh les beaux jours	S	
di	17	9h30	Pascale Jamoulle	TR	p.21
		11h*	Ignacio Gárate-Martinez	TR	p.21
		14h*	Anne Dufourmantelle	TR	p.21
		16h	Oh les beaux jours	E	
		16h30	Willy Szafran	E	p.21
		18h**	Alain Didier-Weill	TR	p.21
		20h30**	L'Appelant, d'Alain Didier-Weill	L	p.20
ma	19	20h30	Oh les beaux jours	S	
me	20	20h30	Oh les beaux jours	S	
je	21	19h	Oh les beaux jours	S	
		20h30	Jean-Luc Nancy	TR	p.22
ve	22	20h30	Oh les beaux jours	S	
sa	23	11h*	Yves Depelsenaire	TR	p.22
		13h30*	Marcel Gauchet	TR	p.23
		16h30	Véronique Bergen	TR	p.23
		20h30	Oh les beaux jours	S	
di	24	15h**	Journée Simenon	TR	p.24
ma	26	20h30	Jean-Claude Maes	TR	p.24
		20h30	Oh les beaux jours	S	
me	27	12h30	Inauguration de l'exposition Emile Lanc,		
		20h30	années 1950 : un novateur !	Ex	p.25
		20h30	Oh les beaux jours	S	
je	28	19h	Oh les beaux jours	S	
ve	29	14h	Plaute, la nouvelle comédie	S	
		20h30	Oh les beaux jours	S	
sa	30	20h30	Oh les beaux jours	S	
di	31	16h	Oh les beaux jours	S	

JUIN 2009

je	4	20h30	Michèle Goslar	E	p.29
sa	6	13h30*	Lectures de Barthes	TR	p.26
		17h30**	Ce que je dois à Barthes	TR	p.26
		20h30**	Deux grandes rencontres avec Barthes	TR	p.26
di	7	13h30*	Ce que je dois à Barthes	TR	p.27
		17h**	Lectures de Barthes	TR	p.27
je	11	19h	Poésie tricotée serrée	S	p.29
sa	13	10h30*	L'Écriture à haute voix	TR	p.30
		13h30*	C'est la fête...	S	p.31